

*yaksa.productions*



*atelier d'écriture.*

atelier 2008/2009

**textes  
du  
samedi.**

contact: 06.75.25.43.74  
atelier@yaksa.fr

décomposition recomposition	5
objectif objet	10
focalisation(s)	34
histoires à plusieurs mains	47
bric à brac de mots	60
en musique	66
le temps qui passe	74
clichés	82
la ville	97
légendes urbaines	107

les auteurs :

vinca  
pascale  
yveline  
vincent  
éric  
céline  
bernadette  
anne  
malib'  
nicole  
benjamin  
marie-claude  
céline  
fabienne

L'atelier d'écriture du samedi de l'espace Bonnefoy serait en fait une dangereuse secte.

Ses membres se rassemblent dans une pièce fermée, qui ne s'ouvre que très difficilement devant l'intrus. Les participants sont quasiment des permanents, et certains gardent le contact même s'ils ne viennent plus. Ils vont même jusqu'à faire des week-ends ensemble, tentant d'appâter de nouveaux adeptes par la promesse fallacieuse de promenades en montagnes.

Ils se livrent à des pratiques bizarres. Ils ont par exemple entièrement retourné un jardin, moissonné ses pissenlits, taggés les portes d'un village. Ils aussi aussi des rituels, et un langage bizarre, comme codé. Ils éclatent de rire à la mention d'un mot somme toute ordinaire.

L'espace Bonnefoy tente de les décourager en douceur en leur enlevant toutes les tables, mais ils vont se les chercher, même sous la pluie. Ils restent entre eux le midi, plutôt que de faire marcher le commerce en allant s'acheter un sandwich ou se faire un resto. Ils se retrouvent même chez leur gourou en dehors des ateliers, et celle-ci les exploitent pour se loger et porter des choses chez elles.

Aucun n'a écrit quelque chose qui l'ai rendu célèbre. Rare sont ceux qui semblent capables d'expliquer pourquoi ils y vont et y reviennent.

vinca

déconstruction  
recomposition

• • •

prête-moi ta cervelle  
cède-moi ton cerceau  
ta cédille ta certitude  
cette cerise cède-moi cette cerise  
ou à peu près une autre  
cerne-moi de tes cernes  
précipite-toi  
dans le centre de mon être  
sois le cercle de ce centre  
le triangle de ce cercle  
la quadrature de mes ongles  
sois ceci ou cela ou à peu près  
un autre  
mais suis-moi précède-moi

ghérasim luca.

C'est une maison, mais le son, mais le ton,  
le sommet c'est le mais, sans le non aus-  
si ;

Mot maison

C'est l'origine, l'auberge in, l'on -y- gît,  
l'on y naît, l'orgie naît et se perd dans  
l'hier

Hier, avant, après, et toujours et jamais ;  
mais la haine

Je t'aimai, je matai, je mettais mat, j'aime  
Etienne

Moins hier que je t'aimai demain

Maintenant, maintenance, mains tenues

Fais référence à révérence, repentance et  
rance aussi

Fais référence à fini, c'est fini, bien fini

La maison est assise au-dessus, au -dedans,  
au- dehors et au -devant aussi de l'abysse  
Notre espoir, ma mémoire, ton regard sta-  
kha-no-viste

Décortique, décrasse, décrypte, décons-  
truit, détruit

réduit en poussière, légère, le souffle de  
la... pffuit

Pascale

Tête, dos et côtés faits de cailloux,  
Ornés de sucre et de fatras de papiers...  
Avec au loin l'air des nuits latines débridées  
Et au plus bas, l'essence d'un sinistre rôle ;  
Et si c'était à refaire ?  
Soit tu te moques,  
Soit tu râles pour de bon !  
Soit tu te moques  
Équivoque  
Et qui vote ?  
Soit tu souffles  
Pantoufle  
Partout c'est ouf !  
Caillou, petite pierre  
Écueil, frondes rondes  
Caille ou petite bière  
Cueille et le monde abonde ;  
Des odeurs fétides  
Des eaux d'or, fées tièdes  
Ce conte est insipide  
Et je raconte, stupide !

yveline

Récapitulatif des mots captifs :

Le vote c'est communiste, capitaliste,  
Le souffle c'est physiologiste,  
La pierre c'est naturaliste,  
La bière c'est aubergiste,  
Le conte c'est fataliste, moraliste,  
La religion c'est catholique, monothéiste,  
Les mots résistent.  
Mais moi j'existe,  
Mais moi j'insiste,  
Liste insipide...  
Je suis du verbe, la touriste.

Yveline

Zestes

L'enfilade malade de marches  
Mène où on le souhaite  
Sous l'être, sans être.  
Mécanique à vis, spirale colimaçon bleutée  
Court le long de la girafe en vague entonnoir  
Fracas oublié des vivants  
Vie de vent hanté  
Dense silence pénitent avant de toucher le sol  
Sans plus dire  
La mer au loin se rend à l'appel amer de ses compagnes  
Roule à l'endroit, à l'envers  
Tête en bas, tête en l'air  
Contre les fragments prune de pluie  
S'écoulent gouttes d'hier, goût d'air  
Graine gouttière  
S'écrasent au sol mille sons ridés  
Traces calques, invisibles  
Lamelles mêlées d'âmes ensevelies  
Jaune passion, orange tristesse  
Je me penche  
Chute négligée d'une journée paresse  
Glissade dans les postillons des mots  
Je me noie  
Là  
Tout au fond

Fabienne

Girafe longuement perçoit les sons vagues  
d'une compagne.

L'envers des lettres, d'un geste, postillon-  
nent leurs gouttes en mille sons ridés.

Le fracas, déjà, sans dire, sans besoin de  
plus dire.

La chute négligée avant de devoir se pen-  
cher sur les journées paresseuses.

Paresseux au long cours, plâtre sur la mer,  
dérive comme les bons pour se rendre, trou-  
ver là où va l'escalier.

L'appel visité des gros maux y roule tout au  
fond.

Comme l'escalier court le long de la girafe,  
les vagues, fracas négligé, chutent déjà sans  
plus dire.

La mer au loin se rend à l'appel de ses com-  
pagnes, se roule là où l'envers des lettres  
gouttent de mille sons ridés.

En zeste, en plâtre, se penche, visite ses  
journées paresseuses avant de trouver le  
besoin de devoir se retirer.

fabienne

# objectif objet



Prise historique de drogue hier soir par les gendarmes sur la R.N. 20, par les gendarmes de Pamiers, assistés de la douane volante :

Vers 19h30, nos valeureux fonctionnaires ont été informés d'un trafic de stupéfiants en provenance d'Espagne. Une fouille exceptionnelle de tous les véhicules à Saverdun a donc été organisée immédiatement .

Dans un bus de personnes âgées, il a été retrouvé des quantités de longues feuilles roulées sur elles-mêmes, brunes, tachetées qui semblaient venir d'un végétal .

Il ne faisait pas de doute que ce devait être des feuilles destinées à être fumées, qu'elles devaient être imprégnées d'opium..nouveau trafic !!! le produit est transformé, prêt à être utilisé.

L'idée de génie des trafiquants, était la moyenne d'âge des passeurs, et il a semblé étrange qu'ils ne semblent pas être en état de manque.

Ceci dit, la quantité de petites pilules colorées retrouvée dans les effets personnels a confirmé qu'il y avait bien une dépendance aux psychotropes.

Les suspects interrogés séparément ont tous raconté une même histoire grossière qu'ils avaient dû soigneusement préparer : ces feuilles viendraient soi-disant du parc aux bambous que ces jardiniers amateurs auraient visité dans l'après-midi.

Nous savons tous que les bambous ont des feuilles, qu'elles sont vertes et ne mesurent jamais plus de 20cm de long ; or, certains des spécimens en question mesuraient jusqu'à 70cm !

Nous savons tous que les bambous ont des tiges creuses qui peuvent servir de tuteur, et que de vrais jardiniers auraient plutôt ramené ces troncs !Le procureur de la République, immédiatement informé a demandé des analyses et ces sinistres individus seront arrêtés.

La prison de Pamiers sera-t-elle assez grande pour les retenir tous ?

Yveline

FAIT DIVERS MERVEILLEUX  
L'ENCENSOIR DE DORJE KHEDRUP

L'on connaissait la célèbre Lampe d'Aladin mais il semble que cette dernière ait été supplantée depuis peu par l'Encensoir de Dorje Khedrup, jeune tibétain de la province autonome de l'Amdo.

Une nuit de la troisième lune de l'année du yack, Dorje découvrit près de l'humble demeure de son ami Tashi, un magnifique encensoir de cuivre ouvragé aux parois incrustées de formules magiques utilisées jadis lors des antiques rituels bhons.

Incapable d'en déchiffrer la calligraphie fort complexe, il courut à perdre haleine quérir l'aide de sa tante Padme Sharpa.

Alors qu'il traversait le cours gelé du Mago-La, l'encensoir s'ouvrit soudainement libérant un nuage aux effluves envoûtants, prélude à l'apparition de Drukda Monba, le génie des eaux.

En bon génie qui se respecte, Drukda lui accorda trois vœux.

Le premier concernait la libération de son frère aîné Norbu, prisonnier au Lao gai de Kyirong, pour avoir manifesté son hostilité à l'ouverture des jeux de Pékin.

Son second vœu fut le retour immédiat du printemps, la fonte des neiges lui permettant ainsi de visiter sa cousine Pema dont il était secrètement amoureux.

De son troisième vœu, " Libération du Tibet « l'on suppose que Drukda affaibli par son grand âge et son séjour prolongé au fond de l'encensoir, ne saisit pas vraiment la teneur puisque Dordjé reçut à l'instant même où le génie disparaissait, l'intégrale des numéros de Libé consacrés au Tibet.

Anne.

## portrait de JASMINE

Elle s'appelait Jasmine Marx.

Petite déjà, on disait d'elle qu'elle avait un cœur de pierre. Enfant, elle donnait l'impression de ne rien ressentir, ni pour elle, ni pour les autres. Ainsi si elle se blessait, aucune larme n'était jamais visible. Et de même si quelqu'un de son entourage était dans le chagrin, Jasmine restait de marbre. Raflée avec les siens, elle s'était retrouvée dans un camp de déportation et seule l'enfant s'en était sortie, comme si son insensibilité l'avait protégé du mal alentour.

Elle fit, en sortant de la guerre, des études d'œnologie, car contrairement à son incapacité à une quelconque empathie, elle avait un formidable odorat et un palais des plus réceptif. Son cursus fut brillant et pour se féliciter de sa réussite, elle s'offrit un tire-bouchon, symbole rêvé de son avenir. Tous les matins, Jasmine mettait consciemment l'objet dans sa besace. Ce fut le premier d'une longue liste. Sans amis, elle s'entoura donc d'un bestiaire inerte et meubla sa solitude en un frénétique besoin de remplir ses temps morts. Elle se mit à peindre des petites scènes d'inspiration japonaises, montrant des arbres tourmentés, des vagues dévastatrices et des rizières indolentes, utilisant pour cela un pinceau fait de bois de santal et de poils dont la douceur venait d'une jeune vierge dont la crinière avait été coupée un soir de pleine lune, une belle nuit de printemps. Le précieux pinceau était invariablement lavé, essuyé et rangé dans un écrin posé sur la cheminée à côté d'un ustensile en bois fabriqué par ses soins et qui lui permettait de masser sa nuque meurtrie par les longues journées passées dans des caves humides à goûter des vins incarnats. Quand elle prenait l'instrument bien en main, et qu'elle faisait rouler les trois boules d'acajou sur sa peau, elle imaginait des mains aimées pétrissant sa nuque, puis les bras et le reste enfin.

David était rentré dans sa vie un jour de pluie froide comme la lame d'un couteau. Jasmine l'avait rencontré à Aubusson, Il sortait de l'atelier de tapisserie, elle y entra en visiteuse, elle ne vit rien d'autre que lui. Il venait de Laguiole petite ville de province et était lissier comme son père. David était à l'image des lames de Tolède fin et affuté et aussi

expansif que Jasmine était réservée. Si celle-ci croyait en la vertu magique de son tire-bouchon, lui, veillait jalousement sur le peigne à tisser légué par son père, qu'il installa derechef sur la cheminée en même temps qu'il emménageait chez Jasmine.

Leur premier enfant naquit un jour de juin et sa première dent tomba un jour de novembre. Quand Jasmine peignait ses paysages exotiques, David, assis en face d'elle, fabriquait sur son établi de drôles de petits objets. Pour la dent de l'enfant, il imagina une minuscule boîte en buis, ronde comme un œuf et qui serait le réceptacle de la canine infantine. Jules, l'enfant, mourut jeune. Les parents ne gardèrent rien de lui, non par froideur mais par trop de douleur. Ils ne sauvèrent que la dent dans sa boîte, un kaléidoscope qui endormait l'enfant aussi sûrement qu'un livre d'images et du fil dentaire par respect pour la dent de Jules et pour l'hygiène buccale nécessaire à Jasmine dans l'exercice de son métier de bouche.

Jasmine, après ça ne supportait plus grand-chose. Elle, qui chérissait naguère les bibelots et autres machins, décida avec l'accord de David, d'abandonner le fatras dans les profondeurs des poubelles de l'immeuble. Ils jetèrent un porte-encens premier achat commun chiné à saint Ouen un jour de décembre et le bric-à-brac qui allait avec. Jasmine aspirait à ce dépouillement. Pourtant, tandis que ses bras se délestaient de ses souvenirs, ses yeux furent attirés par une vieille feuille racornie d'un bambou agonisant et par l'objet bleuté dissimulé sous la fibre végétale. Soulevant la ramure, elle prit au creux de sa main la forme improbable. La surface en était rugueuse, et trois clous étaient fichés dans la chair minérale maintenant la forme faillée dans une parodie de lèvres ouvertes. Jasmine sentit l'objet palpiter rappelant un animal affolé. Cette chose déchirée, presque laide, presque obscène, était comme un cœur. Elle prit donc la feuille de bambou et délicatement posa ce cœur de pierre offert, le maintenant au chaud.

Pascale

## LOGO RALLYE des chiffres

6 doigts à chaque main, voici me direz-vous un sacré avantage !

La nature généreuse, exubérante même, l'avait donc doté de 12 jolis petits doigts agiles, le prédestinant tout naturellement à une carrière de marionnettiste.

Talentueux, passionné, il connaissait un début de renommée internationale.

Il habitait une très très longue avenue de bord de mer, au 1616 face au phare exactement.

La lueur violente du sémaphore dérangeait son sommeil hormis le 3 de chaque mois, lorsque le gardien Joao Fernando Oliveira Dos Santos prenait 24 heures de RTT pour participer à des concours de capoeira.

Ces nuits-là étaient si calmes qu'il s'éveillait au matin avec l'agréable sensation d'avoir dormi 74 heures d'affilée. Ces mêmes nuits, ses 22 marionnettes livrées à elles-mêmes s'animaient et menaient grande sarabande par toute la maisonnée.

En dépit de son huitième sens (sur ce plan-là la nature bonne fille ne l'avait pas non plus lésé), malgré ses 8 sens donc, il continuait de dormir sur ses 5 oreilles et ne percevait rien du tapage nocturne orchestré par ses figurines déchaînées.

Il avait exactement 666 amis de par le monde, dont 42 intimes, 7 pour chaque jour de la semaine hormis le dimanche.

Le dimanche, ses quelque 36 dernières aventures amoureuses l'ayant laissé amer, il aimait à se prélasser seul ou peaufinait ses alter ego de bois et de chiffon.

Armé de ses pinceaux, tissus et autres ficelles il laissait doucement filer son imagination.

Son 3<sup>e</sup> œil (décidément la nature, encore elle, avait fait bonne mesure), son troisième œil disais-je, bizarrement situé à l'arrière du crâne, lui

permettait de surveiller la plage et d'observer discrètement le phare d'où Joao Fernando Oliveira Dos Santos, un brin paranoïaque, l'espionnait à l'aide de jumelles.

A 1 heure du matin, il abandonnait ses marionnettes, concoctait une infusion odorante exactement composée de 23 plantes médicinales mexicaines envoyées par son ami de toujours le sous-commandant Marcos et se couchait.

Commençait alors le long décompte des heures.

Anne

portrait à travers les objets.

De sa grand-tante britannique Lisbeth Rose Stenton, aventurière à la sulfureuse réputation et maîtresse du décadent Maharadjah de Bhopal, il avait hérité d'un encensoir tibétain de cuivre ouvragé et d'un goût immodéré du voyage.

À la fin de l'automne, dès que le 1616 avenue de la plage perdait ses couleurs et que le phare était englouti par les brumes persistantes descendues droit du Labrador, il emballait ses marionnettes pour des cieux plus sereins.

Il n'oubliait jamais l'unique bien légué par son défunt père, un précieux fil dentaire qui lui avait autrefois sauvé la vie. Dans l'épaisse jungle de Bornéo, il avait en décembre 77, échappé au funeste sort que lui réservaient les coupeurs de têtes Sarawak en tendant ce même fil entre des fougères arborescentes, se ménageant ainsi une confortable avance sur ses poursuivants.

Il aimait à fumer le soir une grande feuille de bambou séché qu'il transportait toujours à la ceinture.

Les volutes parfumées émanant de la fibre brune tachetée l'aidaient aussi à la méditation qu'il pratiquait uniquement au Laos sur les berges du Mékong.

De son oncle Charles-Antoine Rondepierre, baroudeur, capitaine au long cours et grand buveur devant l'éternel, il détenait l'un des premiers appareillages dentaires jamais réalisés, datant de l'époque médiévale. C'est du moins ce que braillait l'oncle après quelques verres de whisky pur malt.

Lui penchait plutôt pour un barbare instrument de torture. En tout cas, cet étrange objet faisait toujours grand effet lorsqu'il le brandissait en ultime recours dans les extravagantes péripéties qui agrémentaient sa route.

Aux confins du Guatemala, aux Indiens Huacatalpa en lutte armée contre le gouvernement central proaméricain et dont il ne connaissait pas le dialecte, il avait expliqué avec force gestes l'histoire de la résistance française en s'aidant d'un De Gaulle, inestimable tire-bouchon chiné aux puces de Saint-Ouen, pièce majeure de son viatique.

Lors du Festival international de la Marionnette Communiste d'Occasion, il avait ramené du Yunnan de magnifiques pinceaux de bois de rose finement gravés. Il les maniait amoureusement pour redonner vie à ses figurines lorsque l'humidité de la jungle, les pluies de mousson où le soleil trop ardent du désert en estompaient les traits.

Son ami Bob Elliot Livingstone, arrière-petit-fils de l'explorateur, astronome à l'observatoire Santa Cruz de la Clara au cœur de la Cordillère des Andes, lui envoyait des représentations en bois d'atomes de toutes sortes qui constituaient un étrange rébus, jeu qu'ils poursuivaient ensemble depuis des années.

A ce jour il avait déjà reçu du Chili des atomes d'hydrogène, d'oxygène, d'oxyde d'azote, de sulfite de bore et autre bromure de cadmium argenté dont il ne saisissait pas bien le message, tant il est vrai que Bob Elliot était tout de même un type confus malgré son extrême amabilité.

De Toussaint Awele Diouf, émissaire du Programme Alimentaire Mondial rencontré en 85 au Malawi lors de la conférence "Liberté pour le Malawi ou Non", il détenait un authentique Laguiole dont il prenait grand soin. Collectionneur de couteaux avisé, il le préférait aux khukhuris népalais et

kriss des populations touaregs qu'il visitait chaque année.

Il passait de longues heures paisibles, les yeux mi-clos, auprès des femmes du désert occupées à la confection de splendides tapis. Lui-même n'était pas vraiment habile au maniement du peigne à tisser. Il l'utilisait à l'occasion et surtout en catimini pour démêler son épaisse chevelure rouge dès que les touaregs avaient le dos tourné.

Mais l'objet qu'il chérissait entre tous lui avait été offert au Kirghizistan par une vieille femme, qui l'œil vague sur sa pipe à opium, lui avait affirmé descendre de l'impératrice chinoise Zhou Ming.

C'était un délicat petit œuf de buis, dont l'ouverture ménageait un ingénieux réceptacle jadis mis à profit par sa lointaine aïeule pour transporter en grand secret hors de Chine, les cocons de vers à soie qui assuraient alors à l'empire, prospérité et domination sur ses voisins.

Il voyageait ainsi tous les hivers, avide de rencontres insolites, grand amateur d'histoires extraordinaires et collectionneur d'objets rares.

Tous les hivers donc sauf en 2003, terrible année au cours de laquelle, un sous-marin nucléaire soviétique en perdition s'échoua sur la plage pile face à son appartement. Depuis plusieurs jours déjà, il lui semblait apercevoir de sa fenêtre, un étrange périscope coloré qui plongeait soudainement lorsqu'il le regardait avec insistance.

Intrigué, il rendit visite à Joao Fernando Oliveira Dos Santos, grand expert en chose marine puisque gardien de phare.

Sur ses conseils, il acquit le périscope après d'âpres négociations en géorgien dont il savait quelques rudiments, grâce à Boris Stanislas Ivanovitch, son presque frère de lait, mais ceci est une autre histoire.

Anne

Ce tube tibétain de cuivre ouvragé, jadis hérité de sa libertine grand-tante Lisbeth Rose, le plongeait dans des abîmes de perplexité.

De guerre lasse, il le revendit aux adeptes d'un atelier d'écriture et le tube fut bon an mal an recyclé dans un exercice du samedi.

De la barre du t, imaginez un plongeur duquel vous élançer hardiment au plus profond du u comme dans les eaux tumultueuses du Danube.

Vous ne pourrez remonter en surface qu'en vous agrippant vigoureusement à b.

Attention, montrez-vous vigilant, sans b le tube tue, assurez-vous donc toujours que b est bien arrimé à u.

Si vous ne parvenez pas à saisir b pour vos lover en son arrondi protecteur, hâtez-vous de faire du e un a. Vous serez alors en possession d'un authentique tuba avec lequel respirer dans l'eau du u deviendra un jeu d'enfant.

Ne vous attardez cependant pas car il est notoire que maintenu trop longtemps au contact de l'eau, le t s'affaisse et se transforme en r, parfois même en rh, selon le degré d'humidité, occasionnant un sérieux rhube pouvant s'avérer fatidique à moins que votre tube ne soit d'aspirine.

Débarrassez-vous de ce rhube gênant en cédant le r et accessoirement le h à un vieux rhum de vingt ans d'âge.

Ensuite à condition qu'Hercule regarde ailleurs, récupérez le c d'un tubercule que personne n'utilise plus.

Vous obtiendrez ainsi un splendide cube à la grande joie de vos enfants traumatisés par les tubes car conçus dans les éprouvettes d'un laboratoire inhospitalier.

De cube à pub, il n'y a qu'un p, p comme pas, p comme pont que vous franchirez vaillamment et d'une bonne campagne de pub bien orchestrée, vous pourrez enfin vous défaire de ces reliques familiales et familiaires lourdes d'histoires qui ne sont pas les vôtres.

Anne

## portrait chiffré

A 6 ans, il avait égorgé une poule, il avait faim ses parents n'étaient pas là, et il avait compris que sa mère tuait des poules pour faire à manger...

En 1616, l'année de sa naissance les arabes avaient quitté la région en laissant quelques volailles qui à force de couvées avaient pourvu les fermes de basse cour.

Quand il eut 3 dents et qu'il commençait à peine à gazouiller, il avait mordu sa mère qui l'allaitait...de là sa réputation de sauvage qui ne le quitta plus.

Plus de 74 fois, il avait fallu répéter qu'on ne doit pas mordre...

A 22 ans, soudainement, il quitta le village pour aller voir la vie ailleurs... jamais aucun paysan avant lui, n'avait eu cette sorte de curiosité...

Après 8 mois d'errance sur les chemins, il était arrivé dans un grand port. Il avait découvert des odeurs, la mer et les grincements des grands voiliers de bois amarrés sur les quais.

666 cheveux se hérissèrent sur sa tête devant la formidable masse posée sur l'eau, il eut peur, persuadé que seul, un sortilège pouvait permettre que cela ne s'enfonce pas dans l'eau...

42 heures après, passées à boire chopines et écouter des chants dans les bouges du port, il était copain avec la pègre et les marins en escale qui racontaient des pays merveilleux, des histoires effroyables de terribles tempêtes...

Pour mieux entendre ces récits extraordinaires, il lui aurait fallu 12 oreilles de plus que celles qu'il avait déjà, pourtant grandes et largement ouvertes....

Ces oreilles disproportionnées de chaque côté de sa trogne avait une fonction d'équilibrage et de balancier : en effet, il ne lui restait se son enfance mordeuse que 3 dents, énormes, toutes situées du même côté de sa mâchoire, on avait l'impression que sans les oreilles le bonhomme aurait eut la tête penchée...peut être qu'il serait tombé de ce côté...

23 verrues, pas une de plus, achevaient de rendre cette face patibulaire... pour faire le corsaire, pas besoin d'oeil crevé ou de bandeau en travers du crâne....

Yveline

portrait à partir des objets

Alors qu'il traînait sur les quais, au milieu de parfums qu'il ne pouvait identifier, son attention fut attirée par un long tube flexible, végétal, tacheté de brun ; cela lui rappelait un peu les fanes du maïs que les vieux épiluchaient le soir devant le feu.

Ce fut ce morceau d'écorce inconnue qui fut le déclencheur de la soif de partir et l'incita à surmonter sa peur pour demander à embarquer. Des mots qu'il n'avait jamais entendus, banane, bambou, girafe lui ouvraient la perspective d'exotiques contrées, inconnues dans son village . Ce morceau d'écorce n'aurait eu aucun sens dans le monde paysan de son enfance ou chaque objet a une utilité immédiate et reconnue par tous.

Il se rappela soudain une de ses grandes terreurs infantiles, liée à une chose de ce type, inhabituelle et étrange . Une épidémie de typhus ravageait la maison et sa mère l'avait conduit en cachette près d'un personnage isolé, vieux et sale dans une cabane sordide... l'Albert avait pris un vieux grimoire, avait marmonné des choses inaudibles, et l'oeil brillant d'une inquiétante lueur avait été chercher sur une poutre un objet rond, vaguement bleuâtre, fendu au milieu sur des couleurs indéfinissables. L'enfant qu'il était avait hurlé devant les barres de fer fichées dans cet espèce d'œuf quand l'Albert avait passé l'objet sur son corps.

Quand il eut passé des jours, des mois sur le rafiote, qu'il se fut habitué au roulis, aux corvées, à la brûlure de l'eau salée, lorsqu'il eut perdu une de ses 3 dents à cause du scorbut, le navire fit une courte escale dans un pays où il découvrit avec stupeur des hommes à la peau noire !

Ils ne purent s'éloigner du port, mais dans une des échoppes du quai, notre bonhomme eut une impulsion irrésistible qui lui fit voler une petite statuette : le bois était noir, comme les habitants, et des incrustations métalliques argentées figuraient des bras et une tête. La forme très épurée ne faisait que suggérer une représentation humaine, mais la sobriété de cette statuette le fascinait. Il la regardait souvent, souhaiter lisser encore le bois doux, éviter toute poussière ou trace de sel. Avec du bois, des fibres ramassées sur le bateau, il fabriqua un balai pour caresser son trésor ; pas un balai de bruyère ou de genêt, non un balai léger qui caresserait le bois

et le métal, quelque chose de fragile, d'élégant, de léger.

Dans l'attention qu'il mit à ce travail, il retrouvait les gestes de son grand-père qui travaillait le bois. Alors qu'il était un tout petit enfant, le papé lui avait offert un petit mouton de bois. Très vite le mouton avait perdu la tête mais ces 5 boules reliées entre elles par des tiges avaient accompagné tous ses jeux d'enfant .

La nostalgie de ces jeux puérils le faisait penser à sa jeunesse, loin sur la terre ferme.

Il avait quitté le petit village des Landes par goût de l'aventure mais aussi pour quelque chose de plus secret.

Un jour que les jeunes de son hameau avaient gagné au jeu de la soule, ils avaient bu, s'étaient échauffés et un couteau avait jailli ; quelqu'un avait été blessé, était mort peut être. on eut vite fait de l'accuser avec sa sauvage réputation d'agresseur depuis qu'il était enfant.

Il ne se rappelait plus de cette soirée, ne savait pas s'il était coupable. Son seul souvenir était l'éclair froid de la lame sertie dans son manche de corne.

Accroupi sur le pont du navire, il aime faire des épissures dans les cordes, il aime consolider les voiles et réparer les filets ; il reconstitue le maillage avec des nœuds savants ; pour cela un objet oblong est calé dans sa main ; de fines striures en forme de peigne sont incisées dans le bois à chaque extrémité, il fait danser le peigne de bois et crée une sorte de dentelle de corde.

Sous les étoiles de ciels des tropiques, occupé à son ravaudage, il peut rêver et se souvenir de son enfance terrienne : avec les autres garnements, ils aimaient à dévaliser les nids de passereaux au printemps .

L'œuf du rossignol était un vrai trophée : c'était l'œuf le plus petit, le plus fragile .Il était difficile à trouver ; quelque fois certains de ces œufs sont conservés des années ; avec le temps, ils brunissent, deviennent mordorés. L'évocation de la douceur, la rondeur, de ce petit objet insignifiant a pour lui, perdu au milieu de l'océan un charme particulier.

Les étoiles inconnues qui brillent lui rappellent d'autres étoiles rencontrées en chine.

Très excité en débarquant dans ce pays dont tout le monde parlait sur le

bateau, il n'avait cependant pas exploré toutes ces richesses.

Il était resté saisi, de longues heures, l'oeil rivé à une espèce de lunette de marine ; des lumières colorées, irisées, changeantes comme des étoiles merveilleuses défilaient lentement devant sa pupille dilatée.

Le marchand avait refusé de lui vendre cette lunette magique et lui proposa une autre lunette :de cuivre, décorée de signes et de dessins qui semblaient être la forme d'écriture de ce pays. Dépité il l'avait acheté et oublié ce tube doré ;bien plus tard, il découvrit que ce n'était pas une longue vue mais une boîte . Encore longtemps après, âgé, vieillard de retour au pays, il apprit que cette boîte était précieuse.

Il mourut au village, radotant ses histoires.

Certains des objets qu'il montrait faisaient envie et d'autres avaient trouvé des usages prosaïques :ainsi, ses neveux et nièces avaient récupéré un socle de porcelaine blanche, hexagonal ;ils avaient inventé un jeu de palet en se le glissant des uns aux autres.

Le vieux marin ne voulait pas raconter l'histoire de cette petite pierre blanche.

Certains supposaient que c'était une dent de baleine taillée, d'autres un morceau de banquise pétrifié,ou du rare corail blanc des accores, d'autres encore -mais bien plus tard- parleraient de coquille de dinosaure fossilisée.

Des générations ont passé, je rends hommage à mon aïeul : designer réputé, j'ai dessiné une boîte à fil dentaire avec les traces de la mémoire familiale du vieux marin dont la vie nous a été racontée par un fatras hétéroclite d'objets.

Yveline

Le tire-bouchon.

Déjà le trait d'union qui vient unir un objet à une action.

Puis la barre verticale de tire croisée au corps de la lettre nous donne l'ossature de l'objet.

Tire agit comme une mise en garde.

Son son aigu et court prévient du danger.

Attention tirs de mines et quelle mine j'ai après plusieurs bouchons tirés. Et dans quelle ire je peux être devant une bouteille bouchonnée.

Au contraire, bouchon, de sonorité plus ronde en bouche, appelle la bouteille, les bulles ou la biture.

Le son où cherche l'orientation, où suis je ? où sont les bulles ?

Avertissement suprême de la dernière sonorité de bouchon. Avec son co équipier, c'est l'état suprême après avoir longtemps tirer sur des bouchons. Enfin si le H s'égare au profit du C, il ne reste plus qu'à obéir « couchons nous »

marie claudé

Au bout du banc, le bambou :

Une graminée en boubou qui bamboche avec le vent.

Avec des D, c'aurait pu être :

Dedans doux pour koala

Avec des L

Blanc loup pour l'ankou

En méli-mélo c'aurait pu être :

Ballon de bambin balourd

Banale au goût la banane boudée

Avec des images :

Un coup de bambou quand on s'est banané

On aurait pu le construire à l'envers :

On aurait fait du boucan avec ses tiges creuses,

Des boomerangs avec les vieux troncs ;

Mais la botanique a primé :

Les jambes du M et du U sont les rhizomes sous terre,

Les boucles des B, les feuilles légères dans la lumière

Petits, calés entre les rhizomes, sous les feuilles

Le O et le A sont les pousses, prêtes à sortir du sol

pour multiplier la forêt de bambous.

Yveline

## Portrait à grand coups de peigne

Six poils sur le menton, sortant d'un gros bouton, comme les sorcières dans les dessins animés (sauf que ce n'était pas sur le nez). Seize cent seize poils sur la tête, pas un de plus. Un de moins, en fait, ce matin, un cheveu étant resté sur le peigne. Depuis ses trois ans, il n'avait fait que perdre ses cheveux. Un par jour. Et dans seize cent quinze jours... Il n'atteindrait pas soixante-quatorze ans avec un tignasse bien fournie, comme son grand-père paternel. L'hérédité côté maternel, où ils étaient tous chauves, l'avait emporté. Ces derniers vingt-deux ans, il avait parcouru la Terre, dans tous les sens et sous toutes les latitudes, à la recherche d'un remède. Huit cheveux sur la langue lui avait par contre poussé, ce qui n'avait fait qu'augmenter sa timidité et sa réserve, ce dont il se serait bien passé. Aucun des 666 (moins un, le dernier, ayant trouvé ce chiffre trop porteur de mauvais présages, s'était fait porter pâle) gourous consultés, n'avait obtenu de résultat satisfaisant. Quarante-deux ans de quête, depuis ses trois ans, et les gains étaient plutôt des pertes. Et s'il renonçait ? Tout le monde le lui avait dit trente-six fois, citant de nombreux personnages célèbres, Barthez, les douze apôtres, ou je ne sais qui d'autre encore pour prouver que l'on pouvait arriver à quelque chose malgré l'alopecie. Mais, des trois buts qu'il s'était fixé dans la vie quand il était petit, l'un au moins supposait une tignasse abondante et fournie. Car, enfin, qui prendrait au sérieux un Tarzan chauve ? Et pas question de perruque, qui aurait eu besoin d'être arrimée lors des sauts de liane en liane. Vingt-trois fois, il s'était présenté pour avoir le rôle. Et la dernière fois, il voyait bien qu'ils étaient tous morts de rire. Regardant son cheveu tombé, il eut une idée. Et s'il jouait Samson ? Après Dalila, bien sûr.

vinca

Jeune, nombre de ses amis trouvaient son obsession capillaire très drôle, et ils avaient, sans s'être concertés, commencé à lui offrir des peignes. Il trouvait déjà ça saumâtre. Mais la goutte d'eau qui fit déborder le vase, et le fâcha définitivement avec à peu près tout ce qu'il comptait d'amis, fut le cadeau d'un peigne à tapisserie – et les gloussements mal dissimulés qui l'accompagnaient. Ce n'était pas un vilain objet, cependant et, plus tard, il reprit de lui-même cette idée commencée comme une mauvaise blague. Histoire peut-être de conjurer le sort. Il avait maintenant dans les 1616 peignes sur ses étagères, peignes de toutes sortes, toutes fonctions et toutes origines. Et il se prenait, parfois, à caresser l'oblong lisse du peigne de licier. Lisse comme un crâne chauve.

À côté dudit peigne, sur l'étagère, un tout petit œuf en buis. Une petite boîte, qui s'ouvrait en tournant par un pas de vis gravé dans le bois. Il l'avait eu par le premier gourou qu'il avait consulté. GourouE (ou est-ce gouroute?), faudrait-il dire, puisqu'il s'agissait d'une femme. Une fois passé par tous les médecins possibles, avoir essayé les remèdes miracles de journaux de petites annonces, guérissant l'alopecie et les ongles incarnés, il s'était tourné vers la magie, sur l'avis de sa voisine, une vieille dame de soixante-quatorze ans qui soignait sa chevelure. La magicienne lui avait fait beaucoup d'effet. Effet réel ou placebo, il avait eu le sentiment que son crâne le picotait pendant quelques jours, et n'avait pas vu le cheveu perdu quotidien sur son peigne.

La magie était dans l'œuf. Sa curiosité l'emportant, malgré l'interdiction formelle de la magicienne, il l'avait ouvert. Une fumée grise s'en était échappé, emportant une odeur indéfinissable de brûlé. À part cela, l'œuf semblait vide, et ses cheveux recommencèrent à tomber dès le lendemain, sans qu'il ose affronter celle qui lui avait vendu le charme. Le 666e mage qu'il avait voulu voir (et qui s'était rétracté en apprenant ce numéro d'ordre), lui avait fait grande impression, lui aussi.

C'était un tibétain, un moine. Il en avait douté, d'abord. Être guéri de sa calvitie par un homme entièrement, parfaitement, chauve. Cela frisait l'absurde. Mais la perfection même de cette calvitie, artificielle ou naturelle, il l'ignorait, le fascinait. Devant ce moine, posé sur la table, une

sorte de tube, oblong en métal gravé, d'où sortait une fumée d'encens. Il ne l'avait presque pas quitté des yeux (quand il ne regardait pas le crâne du moine). Celui-ci le lui avait offert avec ses regrets de ne pouvoir l'aider. Et il le gardait, comme un talisman capable peut-être un jour de le faire s'accepter chauve. Un rôle de Dalai Lama, après tout ?...

Si ses cheveux étaient sa souffrance quotidienne, il avait en revanche toujours eu de bonnes dents. C'était, il en était certain, grâce au cadeau que lui avait fait sa grand-mère, la dernière fois qu'il l'avait vue. Une boîte de fil dentaire. Il ne manquait pas, après chaque repas ou aliment ingéré, d'en faire usage. Il alla même, quand la boîte offerte fut vide, par en racheter mais en remplaçant le rouleau dans la première boîte par celui qu'il venait d'acheter, gardant la boîte offerte. Le fait que sa grand-mère soit morte entre-temps lui faisait prendre ce geste pour une obligation morale envers la défunte, dans le seule geste de sa part qu'il ai jamais pu prendre pour de la tendresse grand-maternelle.

Dans sa collection de grigri vendu à prix d'or par les gourou divers et variés qu'il avait consulté, il en gardait un en particulier. Il avait une forme de coquillage avec des clous dans une fente exagérément ouverte. Ou pensait-il parfois en frémissant, une forme de cœur maintenu ouvert par des pointes. Celui-là, il avait paru faire un certain effet. Pendant un temps, il sembla ne plus perdre de cheveu. Il remarqua bien des choses étranges – ses poils du nez semblaient pousser. Des poils bouclés apparaissaient sur ses pieds et ses mains. Mais cela n'était pas vraiment gênant, à ses yeux. Après tout, un Tarzan poilu de partout, cela tombe sous le sens. Mais quand il avait commencé à zozoter, il compris que les poils lui poussaient aussi sur la langue. Et, là... Essayez donc de pousser le cri de Tarshan avec un seveu chur la langue !

Sa vocation de Tarzan lui venait de loin. Assez curieusement, d'un caléidoscope offert pour ses huit ans. Il avait cru voir, dans l'exubérance et le foisonnement des couleurs observées dans l'objet un reflet de ce que pouvait être la jungle, et jungle, à huit ans, c'est quasiment synonyme de Tarzan. On y trouvait aussi des formes semblables à des feuilles de plantes inconnues. Des fleurs, aussi. Et il se plaisait à imaginer le bruit, exubérant

et foisonnant lui aussi de la jungle. Les cris d'animaux, d'oiseaux. Et il poussait alors le cri fameux de Tarzan 'OïoïaOïoïaOïoïa'. À la grande frayeur de sa mère. Un des éléments de sa vocation de Tarzan était aussi le jardin, quasi-tropical, de l'oncle Albert. Dans ce jardin poussaient des plantes étranges et exotiques à ses yeux. Des sortes de lianes pendaient, auxquelles il était rigoureusement interdit de s'accrocher et de se balancer. Il l'avait bien entendu fait dès que les grands avaient le dos tourné, hurlant de joie. Jusqu'au jour où, voulant prendre la liane depuis le haut, il se retrouva directement en bas, avec, dans les mains une sorte de gaine sèche. C'était comme si la liane perdait son enveloppe extérieur. Ce ne devait pas être la bonne saison. Mais on ne parlait jamais de saison dans Tarzan ?

Le jour de son premier rôle au cinéma fut un grand jour pour lui. Il avait même gardé le tire-bouchon acheté et utilisé ce jour-là pour fêter l'évènement avec une bouteille de Bordeaux rouge. Il se souvenait même du nom du château – Haut Garin. Le vin lui avait semblé la boisson la plus délectable qu'il ait jamais bue. Le film, il faut bien le dire, n'était pas un chef d'œuvre et le rôle, assez obscur. Mais il durait une bonne partie du film, et n'avait pas été coupé au montage. Il jouait le serviteur du Comte Frankenstein, dans une série B. Igor, le serviteur chauve et zozotant du Comte Frankenstein.

Outre les peignes, sa quête du poil l'avait amené à s'intéresser aux pinceaux. L'idée n'avait pas été spontanée. Elle était née en fait de l'intérêt de sa jolie voisine pour la calligraphie chinoise. Il lui parut stratégique pour gagner son cœur de partager sa passion, et pris la chose sous un angle inattendu. Il sut bientôt tout ce qui pouvait s'apprendre sur les poils des pinceaux à calligraphier. Entre-temps, malheureusement, la voisine avait rencontré dans son cours de Tai-chi un bellâtre (à queue de cheval, rendez-vous compte), sans culture ni autre centre d'intérêt que le foot. Sa première véritable petite amie, il l'avait rencontrée dans un de ces magasins « nature » qui vous vendent des savons à l'huile d'olive, des thés à tous les parfums, et des gadgets anti-stress de toutes sortes. Elle y était vendeuse. Pour pouvoir discuter, il fit mine de s'intéresser à un machin en bois constitué de cinq boules, censé faire merveille en terme

de massage, de la tête notamment. Elle lui avait fait une démonstration. Elle semblait attirée par son crâne, déclarant combien il était plus agréable de faire ce genre de démonstration sur une tête telle que la sienne. Il en avait conçu un tel encouragement qu'il l'avait invitée. Ils étaient sortis ensemble pendant trois mois. La rupture était intervenue suite à l'enthousiasme trop grand de cette jeune femme pour la calvitie complète. Elle avait tenté, à l'aide d'un couteau, un de ces Laguiole refermable, de raser pendant son sommeil les cheveux qu'il lui restait. Outre que ce n'était pas là l'instrument idéal pour une telle opération, il n'était pas prêt pour la boule à zéro. Vingt-deux ans plus tard, de fait, il ne l'était toujours pas, même s'il avait fait un pas ou deux sur ce chemin. Plus il y pensait, plus Samson lui semblait un rôle à sa mesure. N'avait-il pas déjà rencontré Dalila ?

vinca

## Peigne

Le peigne, une fois mis par écrit, contient toutes ses formes possibles. Le « p », peigne simple avec son manche droit, le « e », peigne rond pour mettre dans les cheveux, voire accrocher une mantille ; « g » au manche recourbé, « I », droit, sans manche. Et le « n » pour les dents bien alignées. Si le « P » fait un demi-tour, il peut daigner. Qu'il feigne ou qu'il règne, il peut saigner. Et sous l'effet d'une beigne, de feindre de se fendre, pour laisser apparaître une fente. Qui peut s'appeler une dent, en creux – l'espace entre deux dents. Un peigne peut servir à ôter des teignes. S'il se pique de couleurs, il faut qu'il se teigne ou peigne. Et, à plusieurs, nous peignons donne son final au chignon, et laisse planer un doute sur ce que l'on utilise – peigne ou pinceau – quand nous peignons une chevelure : par exemple, nous peignons le chignon de la Pérignon avant qu'elle ne le teigne. Sommes-nous coiffeur ou peintre ? Un peigne noir peut être porté au sortir du bain. Et il ne faut jamais nier la peine de peigner. On n'est pas au bout de ses peignes. Surtout s'il s'agit de peigne de cœur.

vinca

6 grains de beauté sur l'avant bras gauche.  
1116 cheveux tombés depuis le début de l'automne.  
3 doigts cassés en tombant d'une chaise.  
74 avertissements.  
22, c'est trop tard maintenant !  
8 ans à écouter pousser ses ongles.  
666 verrouillages de portes.  
42 ans que le jour se lève encore.  
12 araignées cachées dans le plafond.  
3 vélos et leurs cyclistes dopés.  
23 témoins ce jour là.

## l' ŒUF

Œuf ovale, alcôve, lovée dedans :  
Vitellus vitale, vivant cicatricule, chalaze chavirant dans le blanc,  
l'oison d'un coup de bec brisant : chorion, membrane coquillère, un  
éclat crève un œil de bœuf dans l'œuf.  
Feu l'ove parfait, dans le nid son double est veuf.

L'E dans l'O se love  
Et l'eau sur l'œuf frémit  
L'œuf cuit cuit  
Le fou jongle dans la foule  
Ové autour qui l'observe d'un œil jaune  
De bœuf sur le plat  
L'ove vole et aussi le bœuf  
Pas d'omelettes,  
Donc la chambre à air roule vers la poule mouillée.

céline

## LILAS

Un matin, Lilas à déposé sur le bord de la fenêtre, un œuf, un minuscule œuf en bois tourné.

Lilas c'est une pie, tous les matins vers 5 heures, elle est là.

C'est un long discours frivole, presque amoureux.

Elle jacasse sans fin, s'écoute les yeux mi-clos.

Ici, les repas sont infects. Alors un jour, j'ai posé mes restes sur le bord de la fenêtre.

Depuis Lilas me fait des offrandes, rien qui brille : une branche de Lilas au printemps, un morceau de plastique, une fois, un prénom griffonné sur un bout de papier avec un téléphone, de quoi rêver pour longtemps....

Ma cellule est à l'est et maintenant le soleil vient jouer sur l'accumulation de bouts de plastique, papier, tissus colorés que Lilas m'a ramené.

On dirait le kaléidoscope de mon enfance, un drôle de crucifix noir, traversé par un axe transparent dans lequel, des perles multicolores nageant dans un liquide me transportait loin d'un ennui abyssal. Il y avait aussi, je me souviens, l'étui de mon grand-père, un étui en laiton et cuivre sur lequel courrait des dragons de fumée. J'ignorais alors qu'il renfermait autrefois une pipe à opium, l'opium qui avait emporté ce grand-père mythique qui avait vécu en chine.

J'ai accroché les offrandes avec du fil dentaire et jusqu'à maintenant personne ne m'en a fait grief. Il y a deux jours, Lilas a eu toutes les peines du monde à faire coulisser par la fenêtre une longue feuille végétale roulée sur elle-même, jaune, marbrée de taches comme un léopard. C'est beau ! Un poème chaque jour Lilas....

Je tiens dans ma main, un cœur bleu, un cœur lourd comme une tête. Il s'écarte comme une vulve et une échelle de clous rouillés maintient sa forme entrouverte.

Ils m'ont laissé le tire-bouchon. Ils ont juste enlevés sa vis sans fin. La jolie forme féminine ne peut plus écarter les bras pour s'envoler, mais j'ai eu le temps de le voir avant.

Ils m'ont accordé un pinceau, c'est un long pinceau chinois, en soie de

chèvre, un embout en corne avec la petite rainure qui retient la coulure. Le manche en bambou, gravé, et une étiquette collante dorée avec les mêmes dragons que sur l'étui de grand-père, et au bout un petit ruban rouge formant une boucle pour l'accrocher.

L'humidité revient et j'ai mal. Je me sers de l'araignée en bois pour me masser les reins comme je peux. Parfois, je la trempe dans la peinture aussi.

Ce matin quand Lilas m'a réveillé, je faisais ce cauchemard, le même, celui avec le couteau, un Laguiole qui épouse ma paume. Sa lame brille dans la nuit d'un éclat mauvais et la guêpe rouillée qui l'empêche de se reformer plante son aiguillon de rage dans le cœur bleue de la femme léopard.

Je regarde le peigne à tisser, le peigne à peigner les girafes. Un drôle d'œil en bois avec de longs cils qui auraient basculé sortis d'un tableau de Pablo.

Lilas pousse du bec son œuf. Je le pince du bout des doigts comme le bout du sein de Gabrielle d'Estrées. Je vois le minuscule trait en son milieu, je le dévisse. Avec un petit grincement, il délivre son secret : un coin de ciel bleu.

céline

focalisation (s)

## ZELDA

Luigi Stravattorio, correspondant local à Catane de la Gazette di Palermo, se précipita acheter un billet dès qu'il eut connaissance de l'incroyable nouvelle. Le Grand Cirque Stromboli était enfin de retour en Sicile après une longue tournée européenne et Zelda plus éblouissante que jamais tenait le haut de l'affiche.

Zelda, Zelda ! Presque dix ans depuis leur première rencontre.

Rencontre n'était d'ailleurs pas vraiment le mot adéquat. Elle lui était véritablement tombée du ciel par un beau soir étoilé de juin, percutant sans prévenir le toit de sa voiture sur une petite route perdue de Calabre. Zelda One Shot, Huguette Bouchot pour l'état civil, femme-canon et attraction vedette du Cirque Stromboli !

L'émotion le submergea et les souvenirs enfouis refirent surface.

Tous les soirs, elle s'introduisait dans le fut du canon, se laissait propulser à des kilomètres sous les viva et les ovations, tombait du ciel où elle pouvait et rejoignait ensuite le cirque par ses propres moyens. Parfois elle était de retour avant la fin de la représentation, d'autres fois encore, on ne la revoyait que le lendemain tant était long le chemin à parcourir.

Ils étaient tombés raide-amoureux au premier regard.

Il avait abandonné son poste de journaliste à Milan et passé quatre années à sillonner le sud de l'Europe afin de récupérer Zelda tous les soirs dans les improbables endroits où s'achevait son vol plané.

Des mares, des bottes de foin, des toits, un soir même au fond d'un puits et lors d'une représentation à Marseille, dans un gigantesque marmite de bouillabaisse et l'on avait alors craint que les sérieuses brûlures occasionnées par sa chute ne la défigurent à jamais.

Mais Zelda One Shot était jeune, pleine de vie, volontaire et dès cicatrisation de ses blessures avait repris sans état d'âme sa place, soir après soir, étincelante dans son habit de lumière.

Avec le temps, ils avaient peaufiné son numéro et sur l'initiative de Luigi, elle avait été équipée de fusées traçantes lui permettant de la localiser immédiatement.

Quatre années emplies à ras bord d'amour, de joie, d'imprévus à partager la vie itinérante et chaotique de Zelda jusqu'à l'arrivée funeste des frères Goldoni.

Mario, Vittorio et Enzo Goldoni, trapézistes virtuoses, voltigeurs magiciens défiant les lois de la gravitation et le danger à vingt mètres au-dessus du sol, avaient sonné le glas de leur amour.

Luigi n'avait pas supporté que les yeux étoilés de Zelda ne brillent désormais plus que pour eux. Nuit après nuit, elle s'était mise à toucher terre de plus en plus loin afin que Marco, l'aîné de la fratrie, propriétaire d'une maseratti dernier cri, bien plus classe et rapide que la petite cinquecentto de Luigi, soit le premier sur les lieux pour la reconduire.

Il avait lutté quelques semaines, puis, la mort dans l'âme, avait cédé la place.

Ils étaient alors à Catane...

Désabusé, accablé, il avait trouvé ce poste de correspondant qu'il occupait depuis dans l'attente de jours meilleurs. Or, voici qu'après trois terribles années de solitude et de silence, Zelda était enfin de retour.

Écoute, écoute Zelda, écoute le public piétiner, s'impatienter, rugir !

Les gradins sont combles, l'excitation monte, gronde, on peut sentir ses vagues déferler à en soulever la toile du chapiteau. C'est ton grand soir Zelda ! Toutes ces heures de cruel labeur enfin couronnées ! Ce soir le triomphe est à portée de main ! Ces longues années à m'entraîner sans répit et puis les trois idiots là, les Goldoni Brothers à se taper en prime pour aller jusqu'au bout du rêve !

Encore un peu de rouge à lèvres, là ! J'ai drôlement bien fait de commander ce petit short de strass, il me prend bien la taille. Le sourire ? Parfait ! Les sourcils ? Impeccables ! La bouche ? Hum... Les trois machos n'ont qu'à bien se tenir, ce soir, la vedette, c'est Zelda ! Comment ai-je si longtemps pu endurer leur tyrannie et leur emprise ?

Bon, avec Marco, ça n'a pas traîné. C'est un bon trapéziste mais un con fini. Et puis il commence à prendre de la brioche... Il a plutôt intérêt à se surveiller s'il veut continuer la voltige !

Vittorio, lui, était bien gentil. Trop complaisant et faible; du caramel mou complètement sous la coupe de son frère aîné et notre relation forcément en a souffert...

C'est Enzo, le cadet qui m'a offert ma chance. Sans mauvais jeu de mots, il m'a servi de tremplin dès qu'il a compris mon intérêt pour le trapèze. J'aurais dû le réaliser auparavant, ça m'aurait évité de passer dans le pieu des deux autres ! Opportuniste moi ? Sans doute ! Mais que de chemin parcouru depuis ces temps anciens où Luigi sillonnait les routes pour me ramener au petit jour dans sa fiat bringuebalante.

Luigi... Que la rupture fut douloureuse pour lui ! Peut-être sera-t-il là ce soir... S'il est toujours en ville, il ne manquera pas de venir voir ce qu'est devenue sa petite Zelda.

Tu vois Luigi, elle a grandi la petite Zelda. Elle est belle, elle est femme ! Ce soir, tous les regards seront braqués sur elle.

Lorsque je saisirai la corde pour m'élever haut très haut sous la voûte, rejoindre les Sinistros Brothers et m'élancer dans les airs, tous retiendront leur souffle.

Il commençait à dater le numéro des frères, fallait le rajeunir ! D'ailleurs, Mr Stromboli ne s'y est pas trompé qui a accueilli avec enthousiasme ma suggestion de première voltigeuse de la compagnie.

Les Goldoni ne sont plus que des faire-valoir et moi Zelda, ce soir, je serai reine !

Encore deux minutes et le rideau rouge se lèvera sur mon triomphe !

Finis les vols planés au-dessus de la péninsule, terminées les chutes, les courbatures, les douloureuses contusions ! Zelda One Shot tire sa révérence messieurs dames! Place à Zelda la Magnifique!

Voilà, trois roulements de tambour, ça y est ! C'est à moi ! Un dernier coup d'œil au miroir...

Bonne chance ma belle !

Alors que Luigi subjugué regardait avec émotion s'avancer Zelda sous la lumière dorée des projecteurs, un sourd grondement se mit à rouler, venu des entrailles de la terre et le sol vibra.

La petite ville de Catane, bâtie au pied de l'Etna, avait maintes fois déjà survécu à de violents séismes engendrant de dramatiques éruptions volcaniques.

Suivaient alors des journées grises et sales durant lesquelles le soleil ne parvenait plus à percer la sombre masse des particules en suspension.

Dans les années cinquante, la prévention des secousses sismiques n'était pas la science exacte qu'elle est de nos jours et le commun des mortels envisageait l'échelle de Richter comme le vulgaire escabeau d'un quelconque jardinier alsacien.

Aussi lorsque les grondements s'amplifièrent, Zelda, installée sur son trapèze, sourit en songeant que jamais elle n'avait suscité pareil engouement de la part du public.

Les roulements de tambour montant de la fosse d'orchestre troublaient, faut-il le préciser, sa perception des sons.

Elle vit bien pourtant dangereusement trembler sur son axe le grand mât qu'avaient utilisé les frères Goldoni pour leur ascension vers la voûte mais bien des fois les trépignements de la foule n'avaient-ils pas provoqué pareil phénomène ?

Ce fut seulement lorsque les spectateurs se levèrent et quittèrent précipitamment le chapiteau en hurlant qu'elle soupçonna des complications. Elle songea de prime abord à un lion ou un tigre échappé de la ménagerie mais point de bête sauvage en vue ! Que se passait-il qui puisse provoquer un tel mouvement de panique ?

Au bas du mât, Luigi hurla quelque chose qu'elle ne put comprendre.

Brutalement, une lueur aveuglante creva la nuit, des détonations se succédèrent, la toile du chapiteau se déchira et un souffle puissant la projeta rudement vers l'arrière, l'arrachant à son trapèze.

Elle tenta désespérément de se rétablir en saisissant au vol un filin, reçut un brusque coup sur le crâne et perdit connaissance.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, des coulées de lave en fusion atteignaient le champ de foire.

Elle sentit le contact familier et froid de l'acier et vit vaguement Luigi allumer une mèche.

L'instant d'après, ils étaient tous deux propulsés vers le large, loin très loin des gerbes d'étincelles et de la lave incandescente.

La terre se fendit alors subitement en un craquement sinistre qui engloutit le chapiteau tout entier. Terrifiée, Zelda s'abandonna à l'étreinte chaude et rassurante de Luigi tandis qu'ils fendaient la nuit au-dessus de la Grande Bleue...

Bien plus tard, épuisés, ils parvinrent au rivage à la nage...

Elle abandonna le cirque, ils s'établirent à catane.

Ils eurent six enfants dont aucun jamais ne fut attiré par les feux de la rampe. Son habit de femme-canon fut exposé dans une vitrine du musée de l'Etna. Le canon, lui, fut recyclé en bac à fleurs dans leur luxuriant petit jardin descendant en pente douce vers la mer.

Luigi mourut en quatre-vingt-quinze à l'âge respectable de quatre-vingt-sept ans bêtement étouffé par une tranche de salami sicilien. Zelda est toujours en vie et la RAI Due vient de lui consacrer un reportage. Elle écrit actuellement ses mémoires et milite activement pour la sauvegarde du cirque italien.

Anne.

Photo : Robert Doisneau, Cavalry on the Champ de Mars

Un manège avec des chevaux de bois était installé, depuis toujours semblait-il, sur le Champ de Mars. Il était tenu par un vieil homme au visage tout ridé, aux yeux bleus perçants, avec quelque chose d'enfantin.

Ce jeudi-là, les écoliers n'avaient pas classe, mais ce n'était pas la cohue sur le manège. Les plus grands regardaient, avec un dédain qui cachait mal leur envie des enfants plus petits qui hurlaient de joie sur les chevaux qui tournaient, et tournaient. Parmi les plus grands sur le manège, un petit garçon de 6 ou 7 ans ne hurlait pas. Il avait un sourire qui lui arrivait aux oreilles. Même ses lunettes semblaient sourire. Des yeux grands ouverts et cependant rêveurs, derrière les verres. Le propriétaire du manège le regardait, lui plus que les autres, avec un regard bienveillant. Quand le tour fut fini, les enfants s'égaillèrent, rieurs et excités. Le petit garçon descendit un peu après les autres, lentement comme à regret. Quand il leva la tête, le vieil homme accrocha son regard, lui fit un clin d'œil et, comme d'autres enfants montaient pour un nouveau tour, un geste qui ne pouvait vouloir dire que « vas-y, remonte ! ». Il ré-enfourcha sa monture, un cheval d'un bleu profond, tacheté d'ocre comme constellé d'étoiles. La moitié d'un tour avait à peine été faite que le sourire et les yeux rêveurs étaient à nouveau là, larges et heureux. Plusieurs fois le tour de manège se termina, et plusieurs fois le vieux propriétaire fit signe à l'enfant.

Presque tous les enfants avaient déserté les jardins, quand on entendit une voix d'homme crier « Julien ! Julien ! ». Il s'arrêta en voyant le petit garçon sur le manège. Il allait pour monter le chercher, quand le vieux monsieur lui fit signe d'attendre la fin. À peine les chevaux immobilisés, il agrippa le garçon, l'entraîna hors du manège en le sermonnant. Julien parvenait de temps à autre à caser un « mais Papa » d'une petite voix raisonnable. « mais Papa, le Monsieur il est d'accord », « Mais Papa ça ne coûte rien ». Un argument fut murmuré plus faiblement que les précédents. Le père le reprit, avec de la colère dans la voix « un cheval magique ? Il vole ? Arrête un peu de rêver, mets les pieds sur terre et rentre faire tes devoirs. Tu es privé de sortie pour un mois. Au moins ! ».

Papa m'avait puni. Interdit d'aller au jardin, pendant un mois, c'était vraiment pas juste. J'avais rien fait de mal ! Pendant tout ce mois, j'avais rêvé de remonter sur ce cheval magique, de m'envoler dans les airs pour parcourir le monde. C'était vrai, j'avais bien vu la tour Eiffel d'en dessus. Pourquoi Papa ne me croyait pas ? À l'école le maître m'avait puni, aussi, parce que je n'écoutais pas, et parce que j'avais dessiné un cheval dans la marge de mon devoir de math. Là aussi, c'était vraiment pas juste. Mon copain Pierre, il disait que c'était le plus beau cheval en dessin qu'il ait jamais vu. Deux semaines de plus de punition à la maison.

Mais, ce jour-là, j'étais enfin libre de courir au Champ de Mars pour remonter sur le manège, et m'envoler à nouveau. Et, cette fois-ci, je ne reviendrais pas. Papa pourrait toujours me chercher, je serais à Zanzibar, Ou à Tombouctou. Ou peut-être même en Tasmanie, avec les diables. Et puis plus d'école, plus de maître pour me punir.

J'étais arrivé dans l'allée, en face de la tour Eiffel. Il y avait un monsieur qui partait avec les chevaux du manège ! C'était pas possible ! Je couru vers le manège – peut-être le vieux monsieur avait-il acheté un nouveau troupeau, qui iraient encore plus loin, sur la Lune, ou Mars ? Mais, en arrivant, il y avait un espère ce manège moche avec des fusées, des avions et des voitures volantes, dont on voyait bien qu'ils étaient faux, bons pour des bébés. Je cherchais le vieux monsieur, mais il n'y avait qu'un monsieur qui ressemblait au boucher en bas de chez nous, celui qui fait tout le temps des plaisanteries pas drôles. Comme il n'y avait personne d'autre, je lui posais la question pour savoir où était passé le vieux monsieur du manège, où partait le cheval magique, celui qui volait ? Il me répondit, l'air de me prendre pour un débile, que maintenant il y avait des fusées, que ça volait beaucoup mieux, et qu'il était plus que temps pour l'ancien propriétaire de prendre sa retraite. Il ne faisait même pas payer, parfois ! Je m'enfuis, en pensant que tout ça c'était la faute à Papa. Si j'avais été là, j'aurais aidé le vieux monsieur à partir. On se serait envolé sur les chevaux, on ne les aurait pas laissé emmener attachés tous ensemble comme de vulgaires choses ! Il fallait absolument que je retrouve leur trace.

Le petit Julien revint en courant sur ses pas, juste à temps pour entrevoir un cheval dans un camion avant que la porte ne se ferme. Le camion démarra. Julien couru après, mais le camion allait trop vite. Il eut le temps de voir le nom sur l'arrière du véhicule « Canassons & Cie, arts forains ». Mais pas d'adresse, pas de ville. Durant toute l'année suivante, il va mener son enquête. Aller à la poste pour consulter les annuaires. De Paris, d'abord. De banlieue, ensuite, puis de province, tous les départements, sans succès. Il parvint même à regarder ceux de Suisse, Belgique, Luxembourg. Il aurait bien regardé le Canada, s'il l'avait trouvé, même s'il pensait qu'un camion canadien était peu probable. Le nouveau propriétaire des chevaux était francophone, c'était certain. Mais, n'avait-il pas le téléphone, ou était-il rangé dans une rubrique de l'annuaire tellement obscure qu'il ne l'avait pas consultée ? Cette piste-là ne menait à rien, en tous cas.

Il tenta aussi de retrouver l'ancien propriétaire. Celui du nouveau manège, il l'avait interrogé, ne savait rien, ni du vieux monsieur, qui louait et ne possédait pas l'emplacement, ni de l'acheteur des chevaux qui, à l'entendre, ne pouvait être qu'un vieux fou. Les années passèrent, et Julien finit par renoncer à retrouver les chevaux de bois. Il n'oublia jamais cependant la sensation qu'il avait ressentie. Son père tenta de profiter de ce qu'il comprenait comme une envie de voler pour l'orienter vers une carrière de pilote. Un moment, il se plia. Le métier, vu de ses quinze ans, avait ses avantages, ne serait-ce que les hôtes de l'air, le prestige de l'uniforme, les voyages et le salaire. Mais les maths l'ennuyait. C'était un langage utile, mais à quoi bon un langage qui ne permet pas de raconter des histoires ? L'Histoire/Géographie le tenta, la première pour les histoires qu'elle contenait, la seconde pour rêver sur les cartes et leurs noms fabuleux. Mais trop de sang, de guerres et de fureurs, trop de haines étaient là. Ce fut un prof de français qui lui montra finalement le moyen de repartir explorer le monde sur le cheval bleu étoilé. Julien est devenu écrivain.

vinca

D'ici trois jours, Paris va se vider. Les congés sont là. Depuis quelques jours, la chaleur a assommé la ville. Chaque dimanche, tout le monde sort pour fuir la chaleur étouffante des appartements confinés. Les enfants dans les parcs crient plus forts. Les robes se sont faites plus légères cette année. Les promeneurs à l'œil averti en ont fait leur avantage. Quelques jeunes femmes abhorrent, tissu légers et chatoyants sur hauts talons. En semaine, les klaxons ne cessent pas à l'heure de pointe. A croire que tout le monde vocifère contre l'obligation d'aller travailler. Peut être est ce pour tester le bon fonctionnement avant d'entreprendre le grand trajet pour rejoindre la famille restée en province ou partir à la mer. On sent comme une fébrilité qui monte. Les autos sont nettoyées, vidangées, révisées de fond en comble. Le linge de maison parade dehors. Les fins de journées, les femmes arpentent les boutiques afin de ramener l'objet qui ira trôner sur la cheminée des parents. D'autres plus rares, font les emplettes en vue d'aller à la mer. Ce moment tant désirés, rêvés, magnifiés à l'idée de voir se baigner le tout petit dans les vagues de l'océan. Maillots serviettes de bain et panier pour le pique nique.

L'excitation plane dans toutes les conversations de cafés, dès le matin, et autant le soir à l'heure de la débauche. Comme si cette frénésie à prévoir les congés venait masquer une inquiétude plus profonde. Les nouvelles venues d'Algérie n'étaient pas bonnes. De rares articles dans les journaux livraient quelques entrefilets.

Un nombre croissant d'appelés a rejoint l'Algérie. Certains sont partis depuis longtemps et quand ils rentrent, ils ne parlent pas de ce qu'ils ont vu préférant profiter de la légèreté des cafés parisiens.

Tout le monde a en tête les paroles du Général. Tout le monde parle des congés. Les usines vont fermer le temps pour la pause estivale. La plupart une quinzaine de jours.

31 juillet, Louis nous avait rassemblé pour le pique nique traditionnel. Dès la fermeture de la ligne de montage de la 2CV de l'usine de Boulogne Billancourt.

Louis il avait fait 36 puis 39. Il tenait avec acharnement à fêter ce jour de l'année. Le lieu c'était lui qui l'avait posé. Les champs Elysée. C'était comme un pied de nez aux bourgeois et autres « maraudeurs » qui battaient le pavé en terrain conquis. Il savait que la vue des cols bleus éveillaient une gêne chez les promeneurs et touristes.

Cette année Louis, était encore moins bavard causant quelques jours où les problèmes techniques s'enchaînaient les uns aux autres.

C'était le 24<sup>ième</sup> anniversaire de l'arrivée des congés payés. Voilà 14 ans que je le connaissais. André 14 ans que matin et soir je travaillais à ses cotés à l'assemblage. Aujourd'hui, de la débauche devenue emblème populaire . Dédé il me connaissait bien. Depuis plusieurs semaines, il me questionnait sur mon humeur. Non, ce n'était pas Lucienne. Avec elle j'avais connu des bonnes et des moins bonnes passes. Mais là ça allait bien. C'était pas non plus une nouvelle crise de goutte. Hier d'agacement, je lui avais demandé de me laisser tranquille. Je l'avais senti blessé. C'était la première fois que le rabrouais. Je sentais bien que tous les autres gars de l'équipe me regardaient un peu inquiet. Ils ne comprenaient pas pourquoi je traînais la savate. Eux, ils savouraient ce jour, heureux de savoir que pendant 2 semaines, le réveil n'allait pas les sortir du sommeil à 3 heures au milieu de la nuit. Heureux parce que pendant quinze jours, le chef n'allait pas les engueuler, heureux enfin de passer du temps avec leur famille.

Moi, je ruminais. Demain, jour maudit s'il en était un. Paul, mon fils, allait partir rejoindre les horreurs de la guerre. J'aurais tant voulu lui épargner cette folie. Il voulait faire son devoir de citoyen. Devant les gars, je ne voulais pas en parler. La honte, la peur m'empêchaient de leur dire. J'avais bien essayé avec Dédé, mais les mots s'étaient coincés. Lui aussi, il partageait cette même balafre. Mais lui comme moi, on avait pas eu le choix.

Paul, lui s'était engagé. Cela me démontait, tout s'écroulait. Tout ce que j'avais voulu lui transmettre à mon fils n'avait servi à rien. Ça l'avait même encouragé à partir la fleur au fusil. Il avait fêté ses vingt et un ans. Du coup, plus besoin des parents pour s'engager. Demain il prendrait le

train pour Marseille. Demain, l'appartement allait sembler bien grand. Tiens le photographe est là. J'ai pas envie de sourire. Une seule envie que le temps s'arrête, que la douleur dans mon cœur qui me gagne et qui ne va pas cesser de croître cesse. J'ai peur pour mon Paulo. Peur qu'il ne revienne pas, ou peur de ce qu'il va voir, qu'il revienne le regard brisé. Je sais bien qu'il faudrait que je fasse un effort pour les gars. Mais c'est au dessus de mes forces. Avec Dédé, on leur a expliqué le travail, appris à faire le bon geste, à se protéger du chef. On les avait aider à déménager. On avait vu leur regard pétiller, puis s'installer en couple. les gars Kiki, Petit Jean et Maurice : ils me rappelaient mon Paul. Ce midi, ils voulaient me faire plaisir histoire de me dérider. Mon surnom c'était le taiseux. Petit jean disait que je brillais par mon silence. Et là aujourd'hui, c'était particulièrement le cas.

Alors le grand taiseux. A quant tu te lances pour parler m'aurait lancé Dédé. Pourquoi tu t'entêtes à ne rien dire de ton passé à ton fils ? tu vois bien qu'il est attiré comme une mouche parce que tu lui refuses de lui dire. Ton Paul, il va aller chercher par lui même ce que tu refuses de lui dire. Ah, tu croyais le protéger ! tu rêves ! Tu t'es protégé. Toi, et t'as seulement pensé à ta gueule. Et Lucienne dans tout ça ? tu y as pensé ? Le gouffre qui va s'ouvrir sous ses pieds. Toi, tu va pouvoir continuer à ruminer. Il te reste vingt heures avant que ton fils ne parte.

Si tu lui racontais la peur qui ne t'as jamais quitté pendant les six années de guerre. Si tu lui racontais le regard de ta mère de ton père, de ta petite sœur qui ne t'ont pas reconnu à ta première permission. Tes beuveries sans fond pour oublier les traces dans ton esprit. Et pourquoi tu ne lui as pas dit pourquoi tu as pris ta carte. Pourquoi tu te bats au quotidien contre la bassesse, la servitude et l'immondice.

Ton Paulo, il pourrait te regarder autrement. Il ne voit en toi qu'un pauvre ouvrier spécialisé qui brique sa 2CV en attendant le dimanche. Il ne voit rien de ton engagement au quotidien. Paulo, il rêve de partager des moments avec toi. A travers la guerre, il vient te rencontrer. Mais toi au lieu de le protéger , tu l'y pousse en le laissant partir.

Ah enfin tu te lèves. Tu leur dis désolé les gars, faut que je rentre, faut que j'aille voir mon fils. Il s'est engagé et je veux pas le laisser partir.

Chacun d'eux se lève, donne une accolade à Louis, pour lui donner du courage avec le regard grave et plein d'une amitié qui déborde. Ils comprennent pourquoi le taiseux était morose. Louis maladroit et gauche ramasse sa gamelle. Le poids de ses savates disparaît. Il sait qu'il a bien fait de leur dire. Personne ne lui en voudra. Au contraire même, c'est la plus grande marque de confiance qu'il leur a jamais donné.

Maintenant, il sait qu'il va faut qu'il parle à son fils. Et puis, il sait aussi qu'il ne pourra pas l'empêcher de partir. Mais lui, il aura tout fait pour.

Le chemin lui semble court jusqu'à la maison. Paul est dehors. Assis sur les marches, il fume une cigarette.

marie claud

histoire(s)  
à plusieurs  
mains



C'est une tradition. Chaque année, une personne est désignée pour prendre la photo. Cette année, c'est Paula, 10 ans, qui a été désignée. Elle est seule dans sa tranche d'âge et aspire à rejoindre le monde des adultes. Ce matin, elle s'est habillée seule, elle n'a pas réussi à monter complètement la fermeture éclair de sa robe. Un nouveau défi, l'attend, la photo à prendre, les faire tous entrer dans le cadre, donner une image vivante de ces 40 âmes. Juchée sur un banc, bien concentrée, elle les observe les uns après les autres.

« Ça pince un peu » a dit Gerta toujours frileuse. Vincent, les manches retroussées à la française a rigolé. Le bock à la main et le soleil en face, lui et sa bande d'espiègles anciens élèves sont plutôt réchauffés. Michel ne regarde pas Paula, il regarde le grand Jacques, un verre dans chaque main. Il y en a un autre qui ne la regarde pas vraiment non plus, il est ailleurs. Juste dans sa diagonale, le visage de Gerta est mélancolique. Il y a un enfant à ses pieds qui n'est pas le sien. Monsieur Hanvoort pense à ses bêtes qui paissent tranquillement dans le champ derrière lui. Il pense à la foire internationale à la fin de l'été Hanna, bien au centre, les lèvres serrées, entourée de ses voisines, jubile.

« Un, deux, trois, souriez ! » Olga appuie sur le déclencheur et Paula tient l'appareil comme s'il allait fondre entre ses doigts.

*Cette journée ensoleillée, célèbre la fin d'un dur labeur et l'amitié assez forte pour nous donner l'envie de mettre notre énergie en commun. Le village de Roppers est composé d'une quarantaine d'âmes - tous âges confondus, la doyenne Hannah allant sur ses 96 ans et le plus jeune d'entre nous, Hans, venant d'avoir 2 ans, l'une étant l'arrière grand- mère de l'autre. Outre notre forte camaraderie, de*

nombreux liens de parenté nous lient les uns aux autres, le village étant isolé durant les longs mois d'hiver. Mais en cette fin d'été où les ombres s'allongent, la campagne qui nous entoure, exhale une odeur suave de foin coupés et de miel de genêt.

Le village s'articule autour du temple et de l'école où a officié, jadis, une Hannah si intransigeante avec ses élèves, relayée aujourd'hui par une Gerta plus douce. Chaque maison dispose de son jardin. Nous cultivons tous sans exception, nos tomates et salades estivales, nos choux et patates pour les repas d'hivers. En face du temple, « Le bien buveur », le pub où les hommes se retrouvent le soir attendant l'heure de la soupe, écoutant un juke-box chaotique crachant du Gene Vincent.

Mais en cette fin de matinée, hommes et femmes se sont rassemblés sur le pré devant la pâture communale, lieu de rassemblement des vaches brunes et blanches, celles qui donnent ce lait si crémeux. Chacun s'est récuré pour la photo annuelle, les femmes se sont maquillées, l'esprit est enfin libre à tous les vagabondages.

(la mère)

C'est notre dernière fête du village ensemble. Quand j'ai reçu ce matin, ma lettre de convocation, pour rejoindre le lycée Bruegel d'Amsterdam à la rentrée, mes sentiments étaient plutôt mêlés.

C'est Vincent qui me l'a apportée avec dans le regard, une lueur gogue-narde. Il attendait que je l'ouvre devant lui, mais je ne l'ai pas fait. J'ai rejoint Georges lentement, il a à peine levé les yeux sur moi puis s'est détourné sans rien dire. Cela fait déjà longtemps qu'il ne dit plus rien. Je regarde Paula, comme elle s'applique, le poids qu'elle met dans chaque geste, petit héros courageux qui se retient de pleurer. Cette photo, c'est sa vie depuis le début, l'enfance qui s'en va...

J'ai le bout des doigts glacés mais le soleil me chauffe les joues. C'est un peu douloureux la liberté, et pendant que Paula me fixe à jamais sur la pellicule, moi, j'ai des fourmis dans les jambes, et je cours jusqu'à l'horizon en dispersant le cercle des vaches en pensée. Je la regarde dans ses souliers vernis, ses socquettes et sa jolie robe, un cadeau de mamie Nouk. Tout à l'heure elle a effleuré la lettre posée sur le buffet avec une petite moue, et puis a repoussé ma main quand j'ai voulu remonter sa fermeture éclair dans le dos. Ma grande !

Maintenant, je me lève et cours murmurer à Peter, celui qui rit les mains

dans le dos, de nous jouer le morceau qu'il prépare depuis plusieurs semaines. Alors, les premières notes d'accordéon, dispersent la volée de moineaux, et des couples se forment pour danser. Moi, je me dirige vers Paula qui est restée perchée sur son banc, les sourcils froncés. Mais déjà, Georges l'enlève dans ses bras et la fait tourner dans un grand éclat de rire. Ils sont beaux tous les deux.

(la fille)

C'est notre dernière fête du village ensemble. Mon père Georges s'est levé tôt ce matin pour aller installer l'appareil photo. Comme à son habitude, il a certainement veillé à ce que toutes les conditions soient réunies pour que l'installation soit parfaite. Choisir un endroit sec pour éviter que le trépied ne s'enfonce dans le sol, réfléchir à la position du soleil à l'heure où la photo sera prise, positionner les bancs pour les invités des derniers rangs. Hier, je lui avais demandé de m'expliquer quelques rudiments sur le fonctionnement de l'appareil, il avait pris soin de me montrer comment changer les plaques. Cela m'avait beaucoup amusée de mettre pour la première fois la tête sous le cache en tissu noir. C'est étrange de ne plus rien voir sur les côtés, on ne voit plus que devant soi. Objectif : droit devant. Ce matin, Maman a reçu une lettre, je suis sûre qu'elle l'attendait avec impatience, elle l'a posée sur le buffet, je l'ai effleurée, elle n'a pas voulu m'en parler. «Ce n'est pas le moment, ma grande, nous en reparlerons plus tard» mais j'ai bien compris que c'était lié à la nouvelle vie qui nous attend. Toutes ces années passées à Roppers, ça va être dur à oublier. Oh ! bien sûr, je sais bien que j'y reviendrai mais ça ne pourra être que le temps des vacances. Le plus dur, ça va être de ne plus revoir mon père tous les jours. Le voir franchir la porte à l'heure des repas et entendre sa grosse voix lancer «Gerta, Paula, me voilà !» et l'entendre dire combien il est content de voir que les récoltes s'annoncent bonnes ou d'un air découragé dire «cette année ça va être la catastrophe». Moi, j'ai l'impression qu'il se passe toujours quelque chose à Roppers. Mais Maman me dit que je vais être émerveillée par toutes les nouvelles choses qui nous attendent à Amsterdam. Et puis, après la photo, nous serons ensemble pour le bal. Il y a toujours de drôles de belles histoires qui circulent du côté des hommes, même si je ne les comprends pas toutes très bien. Souvent, ce sont des histoires de marins. Je pense alors à tous ces enfants de marins qui ne voyaient leur père que quelques jours par an. Désormais, je serai un peu comme eux, mon père, je le verrai moins souvent mais je serai tellement heureuse de le retrouver.

(le père)

C'est notre dernière fête du village ensemble, la dernière photo où nous sommes réunis, son ultime sourire. Ça fait une semaine qu'elle m'a annoncé son départ, emmenant Paula loin de moi. Un poste,

ailleurs, à la ville, loin des odeurs et de la lumière des polders. Mes yeux sont rivés sur sa blondeur et je ne vois pas l'expression qu'elle porte sur son visage mais j'ai l'impression qu'elle sourit à l'objectif, à sa fille, qu'elle sourit déjà au monde, loin. Le départ de Gerta ne semble pas affecter les autres, alors qu'ils savent, comment pourraient-ils l'ignorer alors que nous avons sué ensemble dans la paille et le foin moissonnant coude à coude, à avoir user nos fonds de culotte sur les mêmes bancs. Elle a repoussé son départ chaque année. A chaque fête des moissons elle a manifesté son impatience, son envie de découvrir le monde, de se séparer de nous, quitter Roppers son temple et son pub, et ceux qui ont grandi avec elle et l'ont vue s'épanouir.

Paula ne semble pas consciente de notre fin, Papa me dit-elle : « Peux-tu m'aider à installer le pied pour mon appareil et régler que la photo ne soit pas floue et je suis trop petite, peux-tu mettre un banc sous mes pieds ? ».

Elle était tellement excitée par ses responsabilités qu'elle n'a pas fermé sa robe jusqu'en haut là où naissent les premiers cheveux dans sa nuque enfantine. Sa mère ailleurs et moi meurtri, j'ai laissé la fermeture en l'état.

Ce matin, malgré ma nausée, j'ai aidé les hommes à tuer le cochon, bien que ce soit un peu tôt dans la saison. L'odeur du sang et les cris d'Arnulf, le porc de Rudy, ne m'ont pas empêchés de penser à mes amours, et quand les femmes ont préparé le sang encore chaud, je n'ai pas eu envie d'accompagner les autres au pub dans une amitié virile. Sentant ma réticence, Jacques, Vincent, Michel, personne n'a rien dit de peur que mon histoire ne devienne la leur.

Ce qui est sûr c'est que ce soir au bal, je serrerai Gerta dans mes bras, comme je l'ai toujours serrée, toutes ces années, après la moisson.

Céline, Bernadette, Pascale



Une vingtaine de femmes d'âges et de milieux différents ont été réunies au tout nouvel institut de beauté Creaderm de Paris pour tester une nouvelle crème anti-rides révolutionnaire !!!

Dégagées des soucis du quotidien par la prospérité des trente glorieuses, ces femmes constituent l'avant-garde de la consommation de masse ; Elles ont été invitées au premier test de marketing de l'histoire de la cosmétique, pour cela elles ont été rassemblées dans une salle équipée d'un mobilier moderne et fonctionnel ; le cadre est futuriste : dans une pièce de grand volume, aux vastes baies vitrées, miroirs éclairés, tablettes designées....

Madame Sophie Charlotte De La Palice, ambassadrice de la beauté a bien voulu apporter son concours pour guider leurs premiers gestes de soins du visage et de détente des zygomatiques.

Au premier plan, à gauche, Melle Francine sourit rêveusement en écoute les consignes de Mme De La Palice.

Au 2eme rang, près de la fenêtre, Mme Germaine, femme d'âge mur, étale la crème d'un geste un peu gauche, elle a été entraînée là par sa bru, Francine.

Au fond de la salle, entre les deux fenêtres, Melle Henriette, vendeuse dans les grands magasins regarde les novices devant elle d'un air amusé.

Monologue (henriette) :

Mon dieu, v'la l'homme à la photo et il me reste encore de la crème sur le menton !!! De quoi j'ai l'air, j'me demande si j'ai bien fait de céder à l'invitation du représentant Creaderm....

Ch'ai pas comment ils ont recruté ces femmes, j'parie que certaines ne savent pas ce qu'est le fond de teint.

Elle se sont toutes précipitées devant cette pimbêche de Sophie Charlotte et boivent ses paroles... détendre les zygomatiques ? C'est les fossettes, les tempes ou les pommettes ?

J'suis mieux au dernier rang ; je représente l'élégance de la Samaritaine avec mon collier de perles et le chic du bandeau....vu comme elles ont mis la gaze les autres ont l'air d'avoir été trépanées, de quoi qu'on aura l'air si c'te photo est publiée ?

En restant au fond, je garde la distance, surtout que personne ne puisse s'imaginer la petite fille effarouchée d'il y a 5 ans qui débarquait à Panama... Même mon Dédé y peut pas savoir. J'ai appris vite, j'aime les lumières qui brillent sur la marchandise dans les rayons, j'aime voir les bourgeoises attendre pour que je les aide à choisir...

Elle cause bien la Sophie Charlotte, on a envie d'y croire, éviter de vieillir, couperose, cheveux gris et ternes...

Mon avenir est plein de promesses, la modernité, le métro à Aubervilliers, les guinguettes au bord de la Marne le dimanche avec Dédé, et cet après midi à ne rien faire qu'à se pomponner....

monologue

Cette Mme de la Palisse m'avait fait l'impression d'une dame très comme il faut. Mais son discours au début de la séance m'avait déjà fait douter. « Prendre soin de vous et détendre vos zygomatiques »... N'y avait-il pas là quelque chose de pas convenable. « Zygomatiques » avec un nom pareil, ça ne pouvait pas ne pas l'être. Cette écervelée de Francine, avec ses idées « modernes »... ça ne m'étonnerait pas d'elle, qu'elle se soit laissée entraînée sur une pente dangereuse. Pourquoi l'avais-je écoutée, aussi ? Elle m'avait parlé de cette séance, de cet institut de beauté comme de quelque chose de miraculeux. Ma mère me l'a toujours dit, la seule chose qui retienne un homme auprès de sa femme, c'est qu'elle s'occupe de lui. Et Charles me fait des reproches. La veille du jour où Francine a

parlé de cette séance, il m'a parlé de la femme d'un de ses amis, en disant qu'elle prenait soin d'elle, elle au moins. Sinon, je ne me serais jamais laissée entraîner dans cette situation ridicule. Que doit penser de nous ce photographe ? Un ramassis d'épouvantails en jupon ! Si j'avais su que, non seulement il y aurait toutes ces femmes, mais qu'ils feraient entrer un homme ! Enfin, c'est pour la bonne cause. Mais cette crème ne s'étale vraiment pas bien. Comment font-elles, toutes, pour réussir à étaler ça sur leur visage ? Et cette fille, derrière, qui nous regarde d'un air dévergondé. Elle ne se doute pas que je la vois dans ce miroir ridiculement illuminé. Ça me donne une mine affreuse. Si Charles me voyait !  
vinca

Quelques heures après autour de la table de démonstration : Sophie Charlotte De La Palice est partie, des hôtes proposent poudriers, flacons de crème onctueuse et divers cosmétiques. Francine et Germaine hésitent. Francine aimerait acheter ces poudres parfumées, ces crèmes au velouté soyeux. Germaine est critique, septique. D'abord la crème ne s'étale pas bien, ensuite elle est hors de prix. Et puis est-ce vraiment nécessaire ? Si sa belle fille est dépensière, comment ira le ménage de Charles- Henri ? Henriette a vite saisi les enjeux entre les deux femmes, le désir d'émancipation de Francine. Elle brave l'oeil réprobateur de la belle mère pour se lier avec la jeune femme ; un fou rire communicatif les réunit lorsqu'elles évoquent la visite du photographe.

À la fin de cette séance, un étal présente les produits de l'institut. Francine et la fille que je voyais dans le miroir sont devant, regardant attentivement les pots et flacons.

« Vous avez une mine superbe, ma mère », me dit Francine. « Ce masque semble très efficace. Et cette Mme de la Palisse m'a paru très compétente. »

Je regarde les flacons et sursaute en voyant leurs prix. « Très compétente pour soutirer de l'argent aux gens, certainement » lui répondis-je. « J'espère que vous n'allez pas dépenser l'argent de mon fils dans ce genre de fariboles. »

Francine le prend de haut. Elle s'écarte et je la vois après pouffer sotte-

ment aux remarques de l'autre fille. Mon pauvre fils!

Bien des années plus tard ;

« Regarde ma chérie, cette photo a été prise à l'époque où je travaillait à la Samar !

Tu te rends compte, ces femmes réunies pour je ne sais quelle crème ! Dire qu'on se sentait modernes à l'époque !

Je croyais que le travail allait révolutionner ma vie, j'étais déjà dans le boulot/ métro /dodo...

Je crois bien que c'est là que j'ai fait la connaissance de Francine, oui regarde, c'est elle là au premier plan ! Elle a bien fait de quitter son mari et sa belle mère qui était tout le temps sur son dos...

J'avais plongé avec délices dans la vie parisienne, le petit appartement à Aubervilliers c'était le paradis avec le chauffage cental et la salle de bains ; on changeait de boulot sans hésiter, on voulait oublier le tas de fumier et le goût de la soupe aux choux, surtout que personne ne sache d'où je venais....

Puis Mémère est décédée, vous êtes nés, et nous apprécions d'être ici...les fermes sont devenues des résidences secondaires, nous voilà autour de la cheminée, comme un luxe, avec une petite nostalgie du temps passé....  
yveline

J'ai retrouvé cette photo ridicule de l'institut Créa je ne sais plus quoi, prise il y a 30 ans. Dire que j'espérais garder mon mari fidèle en me tartinant la figure, alors qu'il me trompait déjà depuis longtemps avec sa secrétaire. Rides ou pas rides, il s'en moquait bien, et je lui servais surtout de bonne à tout faire et de gouvernante. Comme je l'ai fait jusqu'à sa mort. Comme se doit de le faire une bonne épouse.

vinca



Chronique mondaine du Philadelphia  
Chronicle du 08 mai 1949

4 ième diner de bienfaisance donné ce soir à l'hôtel de ville au profit des veuves et orphelins de guerre.

L'hôtel de ville, hier soir à accueilli une magnifique réception. A l'initiative de Mme rose Smith, présidente de l'association « don't forget our children », le tout Philadelphie s'est mobilisé. Une somme de 11550 dollars a été collectée. Mme Rose Smith s'est engagé à reverser les fonds à toutes les familles nécessiteuses endeuillées par la guerre. Etait présent au cours de ce gala, la plupart des membres du conseil municipal,

de riches industriels locaux, quelques stars de la chanson et de la radio venus spécialement pour l'occasion de New-York. Le révérend George Hamilton est venu patronner la soirée, accompagné du personnel de l'orphelinat de Sainte Lucy. Parmi les personnalités présentes qui sont venus contribuer à cette cause, nous avons pu remarquer l'engagement de Mr Francesco Benedi, accompagné de son épouse. Notre star sportive locale, Michael van holding, le quarterback bien connu de l'équipe des Celtics, nous a fait la joie d'être présent. Il s'est engagé publiquement à disputer un match amical la prochaine saison au bénéfice des orphelins. La soirée s'est clôturée par un concert de jazz par le fameux quatuor « the James Taylor's band » qui nous a interprété les plus beaux standards du moment.

Je serais bien passé au stade ce matin, voir les nouvelles installations offertes par les entreprises fertilli . Bien que je n'aime pas cet affairiste ritual, je suis stupéfait des efforts que ce dernier déploie pour blanchir sa réputation en dilapidant son argent sale au bénéfice de toutes les œuvres sociales ou sportives de la ville. Enfin, laissons croire aux parvenus qu'ils sont des nôtres, le billet vert ne remonte pas l'odeur des bas fonds quand il vient jusqu'à nous.

Père disait qu'une ville n'existait qu'avec ce qu'il y avait en surface, que le lisier des caves ne comptait pas même si les murs des beaux bâtiments étaient

construits dessus. La guerre l'a ruiné et coulé avec ses idées élitistes, de mauvais placements en Allemagne, enfin, surtout peu discrets, mais même si l'argent s'en est allé, le nom et les valeurs restent, et il est vrai que nous n'avons pas à côtoyer les profiteurs de guerre issus de la rue, nous ne jouons pas avec les mêmes cartes dans les mêmes salons. Mais enfin, il est partout, difficile de faire sans. J'ai sauté l'entraînement, les gars vont m'en vouloir, mais mon emploi du temps fut serré, j'ai passé deux heures avec mère qui tenait à m'emmener faire les boutiques, j'ai réussi à la fuir en sautant dans un taxi avec mon nouveau smoking à la main, achat que je ne trouve pas indispensable d'ailleurs car depuis quelques jours, depuis l'arrivée de la vague de chaleur, il y a peu de gens qui tiennent strictement vêtus dans les soirées mondaines, soyons moderne. L'entraînement ne me paraissait pas obligatoire, et puis je suis le quarterback, je suis déjà un exemple, si je ne peux pas de temps en temps être ailleurs, je n'irais pas jusqu'à rater un match pour une partie de poker, mais ai-je bien besoin de m'entraîner, après tout, ils en ont bien plus besoin que moi.

A propos de Poker, la dernière partie m'a mis à sec, je ne pense pas avoir le temps de prendre à part Benedi au cours de la soirée de ce soir. Il va falloir que je passe à son club cet après midi, ce rital me doit l'appui et la reconnaissance du maire, s'il n'était pas passé par les grandes familles, jamais il ne ce serait infiltré aussi huileusement dans le gotha de Philadelphie. Je sais qu'il peut me prêter, il l'a déjà fait. Et s'il est assez généreux, je lui balancerai Rita dans les bras. Je commence à m'en lasser de cette folle. Déjà, je pense que son béguin pour moi est de moins en moins discret, et son mari, le directeur de l'équipe, va finir par s'apercevoir de quelque chose si niais soit-il, d'ailleurs, je vais demander à benedi ou au maire, s'il ne serait pas nécessaire d'avoir un directeur plus jeune pour l'équipe, ça serait une bonne reconversion pour moi après le football, il faudrait que je commence dès maintenant à placer ma candidature....

Remarque si l'on continue à perdre, il va sauter.... C'est à réfléchir... Pour Rita, je devais la voir cet après-midi entre 5 et 7, je ne vais pas y aller, je vais prétexter un truc, elle sera furieuse, et voudras se venger, tant mieux, de toute façon, il va falloir que je pense à faire un mariage utile, l'ainée des Applehouse est pas mal, grosse fortune, de notre monde, ça serait salvateur de rapprocher nos 2 familles. Bon, j'ai le temps d'aller faire un tour à Alphaville jeter quelques billets sur la table de black jack et de rentrer me changer pour les mondanités de ce soir.

J'ai chaud, même sans la veste de smoking, j'étouffe. Je crois que j'ai un peu trop bu en plus, il va falloir que je me surveille. Et puis ce rire, le rire de Rita,

faux, aigu, elle a mal avalé mes excuses, je sens de la haine à chaque fois que je croise son regard, mais là en plus elle en fait trop. Qui croit-elle tromper ? Elle joue à la femme aimante au bras de son mari, heureuse en mariage, épanouie, alors que cette nymphomane n'a pas eu à sa ration quotidienne de frottements de la part de son sportif préféré, pauvre fille, on commence à les voir s'approcher tes 40 ans, tu peux rire comme une grue, tu va trouver de moins en moins de jeunes dans ton lit, surtout après la déchéance de ton mari. Beneti me fuit, il sent que comme je n'ai pas pu le trouver au club, j'essaie de lui extorquer des fonds ce soir, il me connaît, il fait semblant de ne pas me voir, même quand je suis prêt de lui, ça va mal, je me demande s'il se rappelle ce qu'il doit à ma famille, sinon, je vais lui rappeler à ce rital de mes deux.

J'en ai marre, je déteste ces trucs de charité, si ce n'était pour la presse, et la réputation de la famille, je serais bien allé me faire un poker ce soir. Quoique j'ai dépassé ce qui me restait pour le mois sur le tapis vert, j'ai du faire un chèque en bois à l'entrée comme donation, et le montrer fièrement pour le plaisir des photographes, ils vont avoir des surprises pour l'encaisser celui-là. Remarque, ça se passera en douceur, les Van holding ont assez fait pour cette ville sans qu'aucun scandale financier ne puisse les entacher. Depuis un moment, j'ai capté le regard étrange du saxophoniste, de temps en temps, il jette un œil sur moi, je croyais que c'était juste un admirateur des Celtics, mais maintenant que j'y pense, il me semble l'avoir vu, il y a un moment en tout cas. J'y suis ! C'est Stewart, le type qui était dans ma chambre au collège,

d'un collégien sans ambition, il est devenu un terne artiste sans prétention. En plus de la musique de nègre, quel mauvais goût. Mon père avait raison, les chats ne font pas des chiens, et il n'y a que peu de gens, à part ces roublards d'italiens, qui peuvent venir du ruisseau pour s'enrichir par la suite. Pauvre Stewart. Je l'ai toujours trouvé minable et quelconque, il ne fait que confirmer mes premières impressions. A bien réfléchir, je l'ai peut-être déjà vu au club de Beneti, jouer pour accompagner le désapement d'une fille rousse pas mal balancée. J'attends que la presse locale s'en aille, et puis adieu, les mondanités, il n'y a que des vieux, et pas une fille acceptable à ramener, les orphelins de guerre m'ont assez vu. En plus je ne l'ai pas fait cette guerre, je m'en moque bien des commémorations, l'avenir est devant moi, et je compte bien le prouver à tous ces croulants pleurnicheurs.

30 ans après

Je regarde la vie passer par la fenêtre, je ne sors pas beaucoup, il fait de plus en plus froid, et puis, je n'aime croiser le regard plein de pitié des gens. Que

savent-ils de moi, de mon histoire, dois-je vraiment mériter cette pitié ? Qu'en savez-vous ? Je déteste sortir dans mon fauteuil roulant, depuis 10 ans je devrais être habitué... ; Et encore je dois m'estimer heureux, les gros bras du parain auraient pu me tuer, du reste, je me demande si ce n'est pas ce que j'aurais préféré, entre être effacé une bonne fois pour toute et avoir ce visage brulé, ses jambes coupées et vivre comme un légume. On disait de moi que j'étais un monstre intérieurement et voilà que je suis un monstre extérieurement aussi.

Tout ça, à cause d'une soirée mondaine, il y a 30 ans, l'alcool, mes propos peu discrets sur la maffia, un italien qui prends la mouche, une femme délaissée qui se jette dans ses bras et en profite du fait pour avoir sa petite vengeance, un patron que l'on croyait stupide et qui n'était que prudent, une famille qui te lâche effrayé par le scandale, et puis des coups, encore l'alcool, la pente vers le vide, tout perdre alors que l'on croyait tout avoir. Maintenant si je peux encore donner des conseils sportifs aux jeunes du quartier pour avoir droit à une justification de pension, c'est le bout du monde. Je hais cette ville. Mes ancêtres ont aidés à la construire, j'utiliserais ce qui me reste de moyens pour la détruire, j'ai économisé assez d'argent depuis que je ne joue plus, et je l'ai investi récemment dans quelques bidons de pétrole.

Demain c'est la 35 ième commémoration du 08 mai, je suis invité, j'aurais bien arrosé tout le monde de mon fauteuil avant de craquer une allumette.

éric / vincent / marie-claude

# bric à brac de mots

la lecture c'est comme la  
pêche à la ligne. vous pouvez  
rester des heures à ne rien  
prendre et soudain vous prenez  
quelque chose. ce n'est même  
pas une question de patience,  
parce qu'être patient c'est être  
passif, mais plutôt d'être vigi-  
lant et de prendre son temps.

emmanuel hocquard.

## Mots et maux

Ça commence par Ah, abricot, ou arbre ou arachnéen. Ça se bouscule et s'entrechoque, 26 x 10 vocables pris au hasard de la page, au tréfonds de soi même ou en souvenir du mot qui le précède. C'est comme une bibliothèque qu'on range par ordre alphabétique, par date de parution, par auteur, par sujet. Les mots ; sera-t-on sensible à leur musique, leur sens, aux rapports qu'ils entretiennent les uns avec les autres, à la rime poétique ou à leur vagabondage vulgaire.

Ça raisonne, ça carillonne et tintinnabule, mais ça éructe aussi, ça crache, ça vomit. Le mot, c'est vous, c'est nous. Pourquoi décider qu'après un doryphore, émergera un éléphant, où qu'après des rutabagas apparaîtra un Soviétique et pourquoi dire qu'on l'aime pour le faire suivre par le mot haine et quelle logique y a-t-il à manger un yaourt après un petit verre de xérès ; peut être parce que résonnance et rupture commencent par la même lettre, comme maman et mourir.

Les possibilités sont infinies d'associer l'indissociable, de mêler l'indémêlable, de dire l'indescriptible, de vivre l'imprévisible. Et si au lieu d'une aimable bamboula j'avais écrit, bordel, et à la place d'un joli havre j'évoquais la hargne et plutôt que mésaventure, malheur, et putain au lieu de péripatéticienne ; aurais - je été alors au plus près de mon propos.

Pascale

A la valse des mots ils jouèrent un matin.

Les Arbres et les Abricots côtoyèrent les Astres Arachnéens sans craindre l'Anathème.

De Brûlants Baisers Balayèrent de Burlesques Babioles en une infinie Béatitude.

La Cacophonie Cauchemardesque occasionnée par la lettre C les dissuada de Dormir Debout sur le Dos des Doryphores.

Dans cette Extravagante Enumération, ils aperçurent des Eléphants surgir soudain des hautes herbes en une Folle Fantasmagorie.

Puis survint le Grand Gargantua, Histrion Hirsute et Halluciné chevauchant un Iridescent Iguane et réclamant à force cris son Jéroboam de Java dérobé par un Koala Koweïti Lubrique et Libidineux serrant en ses griffes une Merveilleuse Mosaïque.

La Nunuche Névrosée de la lettre N ne se sentant pas vraiment en Osmose, prit un air Pincé sous son Parasol et resta Plantée sur le Quai Quatre à Rire jaune son panier de Rutabagas au bras.

Des Soviétiques déboulèrent de nulle part en Sifflant un air Solennel.

Ils avaient eu vent d'un Talisman de Tasmanie sur lequel ils espéraient bien faire main basse.

Leurs Uniformes ternirent un brin la couleur du récit mais ils ne s'attardèrent guère, leur Ubuesque capitaine ayant pris rendez-vous galant avec une certaine Ursule Universellement connue pour sa Volupté et ses yeux de Velours Véritable.

A un passage à niveau se succédèrent de multiples Wagons-Wagons-Wagons-Wagons....

On y vit des passagers japonais en visite chez leurs cousins Wallons badigeonnant leurs sushis de Wasabi et ingurgitant cul-sec au son d'un Xylophone des verres de Xeres les Yeux dans les Yeux de leur Yogi.

Lorsque le calme revint, apparut un Zorro Zélé mais Zen et me croirez-vous Zoophile qui, Zézayant, voulut connaître l'origine de cette Zizanie.

anne

C'est le C

Dans un demi-sourire vous le faites cerise ou cobalt ou coquine.

Il sinue donc ou claque

Comme celui de catapulte de colère ou curcuma

C'est la troisième sur la liste et ça amorce le mot consonne

Le cas de conscience

Ca câline à la coke, ça calme à la coca

Ça pourrait annoncer le « quoi ? » sans faire de couac dans ce cas là

A l'origine et la fin de « clic » et de « clac » de « cloque » et de « calque »

Comme un chuintement, aussi, catalytique, de chaise qui craque crâne-ment

Pascale

Z... Zut ! Pas la plus fréquente des lettres de l'alphabet en français.

Quoique... Voulez, prenez, tenez... Marque du pluriel et de la politesse.

Du respect, même. Signe graphique aussi. Zorro serait-il Zorro s'il

s'était appelé Lorro, ou Norro ? Zygomatique et zigoto, zinzin et zozo

(drôle, forcément). Z signe du bizarre. Zoo, Zoé, vivre en grec. Nom

de Zeus, ? ! Un zigue zozote en écoutant la zizique sur le zinc. z, 3e

inconnue, 3e dimension. Zygote, homo ou hétéro, vrai ou faux jumeau.

Un lien avec zigoto ? Et Zébulon, dans tout ça ?

vinca

Le P prolifère, s'empile, s'entasse, se juxtapose. Le papier devient mon-

tagne, le stylo murmure. La plume pointue déchire et redouble, pique

et massacre. Le M enjambe le P, dégringole la montagne, chute dans la

mélasse béante. Des trous, partout, des lettres manquantes balbutient le

texte. Il lève la lettre, aperçoit le « peut », il peut, il pointe un jambage

vers le P, mouche les pleurs et s'élance vers le père là haut sur le papier.

fabienne

K

K la lettre

Qui claque, saccade, clapote,

K klaxonne

K kleenex

K Ko

K Kaki

Kaki orange kaki mûrit

Sur les hautes branches

Kaki caftan

Kimono kitsch

Kagou

Kangourou

Koala

Kiwi

Qui se serrent dans les bras

Kiwi

Qui kaki se croque et me régale

K la lettre

Qui claque, saccade, clapote,

K klaxonne

K kleenex

K Ko

fabienne.

Les sons ricochent, impatients, en désordre aux quatre coins.

En premier les durs, les graves, les xylophones, péripatéticiennes et le fier arachnéen. Ils montrent la ligne à suivre, le rythme intense à donner, écorchent au passage les oreilles sensibles, sans remord. Suivent les claires illuminations des jardins, jardiniers, pommiers, myosotis et iris. En une ronde sautillante. Puis le silence. Plus une vibration. Le voyage en suspend, observe. Monte alors l'effluve nébuleuse des chuchotés des à peine entendus. Quoi ? Ils étaient quatre ? On ne les a pas vu. Ils se sont cachés dans la volupté des bouches, devenant presque fainéants, transparents au désordre des semences de tuiles au timbre tintinnabulant. Jouant au yoyo à droite, au yoyo à gauche, au yoyo encore, sautant sur l'accord des wagon wagon wagon qui s'étaient mis en route.

Un zélé zigoto zozotant ferme la marche, titube dans sa vomissure d'excès de xérés répété. L'imagination fait « bah ! » s'en fait un dessin au fusain puis rit pour en finir !

fabienne.

en musique

C'est l'heure !

légèreté de la journée qui s'achève ; plein de projets pour la soirée ;  
on est nombreux dans l'ascenseur. « Bonsoir », « bon week-end » ; de  
la gaieté pétillante.

Arrivée en bas, l'extérieur, lumière du soir ;

Un gros monsieur sur le trottoir,

Des collégiennes qui babillent ;

La foule qui s'agglutine ;

« Le bus va-t-il arriver ? »

Ça y est, il est là,

On s'y engouffre,

La route se déroule, dans l'air léger du soir ; marguerites sur les trot-  
toirs, puis c'est la ville....

De plus en plus de voitures,

Des gros camions

Des petites vespas intrépides

De plus en plus de voyageurs

Tous compressés, transpiration, parfum léger d'une jeune fille....

Je rêve en suivant le vol d'un oiseau : échapper à l'oppression du bus,  
être un papillon qui vole ici et là...

Embouteillage, le bus piétine, quelqu'un râle ; une altercation va éclater  
entre un vieux grincheux et des adolescents, sac au dos, qui se retour-  
nent et bousculent...

Petit à petit, à chaque arrêt, plus d'espace, des passagers descendent ;

A chaque feu rouge la tension monte, le bus ralentit ;

Passage d'un poids lourd, les vitres tremblent, la lumière s'assombrit  
quelques secondes, odeur de gaz oil...

A l'arrêt descendre au milieu d'une nuée de moineaux, les élèves, qui  
s'éparpillent dans le quartier.

Le pas lourd, les paquets au bout des bras parcourir les 500m jusqu'à la  
tour...

Où sont les clefs ?

Tintinnablement, les voilà ;

Ascenseur bloqué

10 étages à pied ;

Parfois je suis légère, parfois je peine entre les étages ;  
Parfois j'ai peur quand je croise Mr Marcel qui a bu ;  
Parfois je souris en croisant Aboubakar et Aminata qui goûtent sur la  
palier en jouant aux billes.... voila les billes qui dégringolent ...José-  
phine va hurler !  
Douceur du foyer quand j'arrive enfin....  
Silence.

yveline

Il y a eut un accident et la voiture des pompiers...  
Elle est là, aux urgences, sur le brancard depuis des heures, entre coma  
et divagation....  
Des morceaux de sa vie lui reviennent qui bercent cette veille ;  
Le clocher du village, l'horloge chez sa Mamie ;  
La basse cour, les crachotements du Massey ferguson...  
Le cri des goélands...  
Quelques notes de piano, une course folle sur une grève, des larmes....  
Son chien, Tom...  
Elle avait cassé le vase de Tante Julie...  
Son marin qui racontait des marches dans le foret vierge, les orages  
tropicaux, les oiseaux multicolores....  
Le bruit de son cœur quand elle ouvrait certaines lettres...  
Des musiques : un 33 tours rayé sur le teppaz, des bals folk, le rythme  
syncopé qu'aiment ses enfants....  
Le cri des goélands  
Les aboiements de Tom...  
Elle avait acheté Pierre et le Loup pour des 10 ans d'Agate....  
Elle avait attendu longtemps ; son marin avait été pris dans une histoire  
de trafic là bas, avec des petits avions....  
Un après midi d'été, le fenêtre ouverte, le seau sur la margelle du puis,  
des coups de marteau au loin....  
Le cri des goélands...  
Une mouche insistante...  
La messe marmonnée par les vieilles,  
Les bruits de la ville pendant les années de fac...  
Le ronron de la mobylette, les freins, le hurlement des ferrailles entre-  
choquées...  
Le silence....

yveline

J'ai été invité à enquêter sur la disparition d'un activiste de la WWF parti pour ne jamais revenir dans une expédition en Louisiane. A peine débarqué à la Nouvelle Orléans mon guide Ron Valette, m'amena à Bâton rouge en 4X4 où attendait à quai un hydroglisseur nous permettant d'atteindre plus aisément l'île où l'activiste fut vu pour la dernière fois. Nous traversâmes un marais putride à travers une brume opaque, j'entendais les oiseaux s'envoler à notre passage, et de grosses bêtes plonger près de l'appareil.

Quand nous fumes sur les lieux, je m'approchais du pigeonnier cerné de gravier, où marchant lentement, j'essayais de trouver le moindre indice au sol. L'équipe du shérif était déjà sur place depuis 5 heures et la garde nationale venait de débarquer avec des chiens de chasse pour explorer la jungle de liane qui entourait le bâtiment de recherche déserté. Les chiens excités par leur sortie aboyaient tout autour de moi, un avion du FBI tournait dans le ciel et déjà, l'atmosphère, les odeurs les bruits, les mouches indiscretes me ramenait 10 ans en arrière, dans ce village africain où lors d'une cérémonie funèbre je découvris ce qui changerait Delors le cours austère de ma vie.

Oui, je sentais autour de moi dans cette brume, la même puissance occulte que j'avais ressentie il y a si longtemps. Une présence, comme cette nuit près de CAO bang alors que mon unité reculait en couvrant sa retraite par des obus de mortier, je sentais les doigts secs et osseux de la mort caresser ma nuque. Je repris l'aéroglysseur le soir même, bredouille, et pourtant en consultant mes notes dans le taxi qui m'amenait à l'hôtel en longeant la highway, je pensais à des choses comme le vaudou, l'occultisme, les signes retrouvés gravés sur les arbres contre la cabane, et à ce coq égorgé retrouvé dans le hangar à bateaux. A l'hôtel, après diner, alors qu'un orchestre symphonique s'échauffait pour le concert du soir, mon regard s'attarda sur des enfants qui sautaient dans la mare en contrebas, leur joie, leurs rires me paraissaient faux, et je contemplais cette scène comme au ralenti. Je venais de regarder un film d'horreur puis un documentaire sur l'initiation d'un aborigène adolescent quand le téléphone sonnait dans ma chambre d'hôtel exigüe. On avait retrouvé le corps mutilé de l'activiste, à 25 miles de là dans une zone industrielle de

la nouvelle Orléans.

Je vins aussitôt sur les lieux en évitant un accident de la circulation. Sur la vitre du garage, une mouche bourdonnait emprisonnée, le corps du jeune homme découpé à la machette gisait au sol. Un inspecteur auxiliaire essayait de démarrer une vieille voiture pour laisser de la place aux légistes.

Dehors, un tortillard qui s'enfonçait vers les marais s'époumonait en grim pant une côte, je sortis du garage et allait droit à la scierie en face pour interviewer des travailleurs, encore bredouille, je revins vers les immeubles lépreux, ou dans le hall des jeunes défoncés écoutaient du rap assis sur les marches.

éric

Les truands ! Ils l'avaient laissé plantée là, au milieu de nulle part, après avoir promis monts et merveilles, mazurkas et valse, salsa et tangos... La boîte devait jouer tout cela, et plus encore. Mais le seul bâtiment à 3 km à la ronde tenait plus de la cabane de jardin que de la salle de bal de princesse dont on lui avait fait miroiter l'existence. Qu'elle pouvait être stupide aussi ! Croire à l'existence d'une salle quasi-magique dans ce trou paumé qui devrait bien compter 37 habitants à la belle saison. Que n'avait-elle été trainer ses guêtres dans un lieu plus branché. Mais là était censé être LE pèlerinage de tout amateur de dans de salon. Son portable ne passait pas, et il y avait de la lumière dans la cahute, donc quelqu'un, qui pourrait peut-être l'aider à rentrer au village. Et ensuite, à la première heure le lendemain, départ pour un lieu plus peuplé qui pourrait satisfaire son amour de la danse. Son écharpe lui grattait le cou, mais la température ne l'incitait pas à l'enlever. Elle espérait que la cahute soit chauffée, sans trop y croire. Si au moins elle pouvait danser, cela l'aurait réchauffée. Mais, là, le froid la paralysait et elle se disait qu'on allait la retrouver sous forme de statue gelée, la prochaine fois que ces truands amèneraient ici un gogo. Il lui sembla un moment entendre le son d'un paso doble. Elle devait halluciner. Quel était déjà ce canard qui l'avait conduite à venir ici ? La description dans les colonnes de cette feuille de chou du village comme la Mecque du danseur... Le tout présenté comme presque de la délation, la divulgation d'un secret que tous les habitants voulaient garder. L'auteur de ce ramassis d'inepties était sans doute l'un de ces hommes qui l'avaient déposée ici, histoire d'attirer des imbéciles dans son genre.

vinca

Jules réparait le toit de la cahute qu'il avait récupéré de son grand' père, en bordure du bois de Kéroual. Il n'était pas tout au bord de la mer, mais suffisamment près pour que les mouettes passent et repassent. Un avion semblait lui aussi tourner. Il disparu, un moment, comme s'il s'était posé. Jules partit avec son chien pour en avoir le cœur net. C'était le printemps, les oiseaux gazouillaient. L'avion se refit entendre, suivi d'un coup de feu. Jules continua, en faisant attention. A priori, la chasse n'était pas ouverte, et, de toute façon, le bois était trop fréquenté pour cela. Son chien aboya, plus loin. Mais, arrivé à sa hauteur, il ne vit rien de suspect.

L'été suivant, un nouveau coup de feu le fit sursauter alors qu'il se promenait dans le bois près de la falaise. Il entendit distinctement un bruit de coffre de voiture que l'on ferme, et quelque chose de lourd tomber. Il était 9h36, le train venait de passer. Plus tard au café du village, il questionna les autres habitués du bois, avaient-ils vu ou entendu ce genre de chose ? Tout le monde resta muet comme un banc de carpes. Mais le patron du bistrot, entendant ses questions, fit tomber le plateau qu'il tenait, cassant tous les verres qui s'y trouvaient. Le cœur de Jules bâti plus fort. Rentrant chez lui dans la soirée, il fut témoin d'un accident. L'ambulance arriva. Les flics lui dirent quand il vint témoigner que c'était le patron du bistrot, et qu'il ne s'en tirerait pas.

Le lendemain, la chaleur de l'été était devenue canicule. Quand il sortit, il entendit les mouches avant de voir le cadavre de son chien. Il prit peur, tenta de prendre sa voiture qui ne voulu d'abord pas démarrer, puis finit par se lancer. Au village, il rasa les murs, marchant le plus vite possible vers la gendarmerie. Les gendarmes l'écoutèrent, sans sembler surpris ou moqueurs, ce qui l'étonna. Ils finirent pas lui dire qu'ils venaient d'arrêter des truands, trafiquants de chouchenn frelaté, et que le patron du bistrot, leur complice, avait parlé avant de mourir. Jules sortit d'un pas allègre.

vinca

le temps qui  
passe.

le bouquet

Que fais-tu là petite fille  
Avec ces fleurs fraîchement coupées  
Que faites-vous là jeune fille  
Avec ces fleurs ces fleurs séchées  
Que faites-vous là jolie femme  
Avec ces fleurs qui se fanent  
Que faites-vous là vieille femme  
avec ces fleurs qui meurent

J'attends le vainqueur

prévert

Une vie en quelques mots...

Les murs de pierre se sont levés  
et le toit de tuiles s'y est posé.  
Elle est nue elle attend  
Cris et odeurs, bruits de pas. Les rosiers  
pointent leurs boutons fragiles. Respiration.  
De l'escalier, de haut en bas, la vie  
Les enfants sont loin et les murs se lézardent  
Ça sent le vieux et la soupe rance  
Et le jardin s'endort aussi.  
Le vent fait battre les portes ouvertes  
Et le toit ploie sur les murs affaiblis.  
Elle git dénudée sur l'herbe grise.

pascale

Le tout petit garçon sur son tricycle que son papa pousse  
Le petit garçon qui roule pour la première fois sur son vélo sans les petites roues

Le garçon qui défie les obstacles sur son VTT rutilant

L'adolescent qui ne veut plus entendre parler de vélo sans moteur

L'étudiant qui va à la fac sur son VTP – Vélo Tout Pourri

Le jeune père, sur son vélo de jeunesse, qui perd exprès les courses avec ses enfants

L'homme de cinquante ans sur son vélo de course hyper perfectionné, qu'il s'est offert avec toute la panoplie du coureur, parce que le médecin lui a dit de faire du sport

Le grand' père, qui regarde pédaler ses petits-enfants et le tour de France tous les mois de juillet.

vinca

Il avait décidé de se bouger. Il irait, à 13 h, tous les jours, à vélo jusqu'au lac, nagerait 1 h, et retour. Au village, il avait dépassé une mamie et deux papys, et même un gamin. Il pris la direction du lac par les petites routes, se fit aboyer dessus par quelques chiens, croisa un faon. Le paysage changeait. Plus de champs, des parcelles de pins. Une, deux, trois douzaines de pins, un chemin. La chaleur se faisait écrasante, pas un son. Comme si la nature, plus censée que lui, faisait la sieste. Une, deux, trois douzaines de pins... La route, droite, ne marquait pas un virage aussi loin que portait le regard. Il avait beau pédaler, les pins succédaient aux pins qui succédaient aux pins... Un, deux, trois pins, un, deux, trois pins... Aurait-il pris un mauvais tournant ? Mais il n'y en avait pas, de tournant ! Un, deux, trois pins... Une cloche commença à sonner. Un coup, deux coups et... plus rien. Deux heures ?! C'était impossible ! Il pédalait depuis plus d'une demi-heure. Il regarda sa montre. Deux heures, là aussi. La prochaine fois il prendrait la voiture.

vinca

Elle lui a mis un petit bonnet rose  
Et emmitouflé le corps dans un joli landau.  
Elle la berce aux creux de ses bras, elle dort dans le vent.  
Elle lui crie de mettre son manteau.  
Il enlève sa petite culotte  
Elle hurle pour ses retards  
Claquement de porte, définitif.  
Il lui a offert une délicieuse robe rouge  
Elle a noué ses longs cheveux bruns  
Il l'a embrassé dans le cou  
Ils ont fermé la porte délicatement.  
On l'a aidé à mettre son manteau  
Pour le froid mordant, dans la chaise, au parc.  
Elle n'a pas mis ses gants, les doigts  
perclus résistent et gardent aux creux d'eux  
le petit bonnet rose.

pascale

## Un zeste de vie

Le téléphone sonne dans la pièce du bas. Elle est assise dans le grand fauteuil crapaud, celui marron qui sent le cuir et l'encaustique, situé à cinquante centimètres exactement du combiné noir chiné cinq ans plus tôt aux puces de Saint-Ouen. Elle n'a qu'à tendre le bras, le droit, pour l'attraper et faire cesser la sonnerie stridente. Il est quatre heures du matin, la nuit est noire derrière la fenêtre toujours ouverte, permettant ainsi d'entrer la fraîcheur du jardin. Cinquante centimètres pour ne pas laisser raisonner dans les étages, le bruit lancinant des mauvaises nouvelles et réveiller la smala qui sommeille déjà péniblement. Le téléphone a retenti une fois. Elle sait déjà le malheur. Pourquoi répondre ? Pour ne pas déranger les autres, pour ne pas entendre les mots et ne pas à en dire ? Sa main se lève dans l'amorce d'un geste, ses doigts sont blancs, crispés sur un vieux mouchoir, blanc comme la chambre d'hôpital où il gît, blanc comme le drap dont on couvre les visages.

Mais le bras s'étire, le châle bleuté glisse de son épaule, la deuxième sonnerie s'amorce au moment même où elle dit,

- « Allo ».

Pascale

# Sauvetage en montagne

Que voyez-vous là Capitaine  
Tout n'est que brouillard, givre et opacité  
Qu'entendez-vous là dans le vacarme des moteurs  
L'éclatement et le craquement des séracs  
Que ressentez-vous là dans les vents tourbillonnants  
Et les instruments qui s'affolent  
Que faites-vous là à changer le régime des pales  
Les réservoirs sont désespérément vides  
Nous perdons de l'altitude

Vous dites Capitaine que nous perdons de l'altitude ? Ne pouvons-nous donc pas sortir de cette zone de brouillard ?

Mais d'abord vérifions le système anti-givrage. Après quoi, si nécessaire, nous retournerons vers l'héliport, le camion ravitailleur doit encore s'y trouver et nous n'en sommes pas si éloignés.

D'accord, je vérifie une dernière fois la jauge carburant, l'équipage précédent m'avait déjà signalé ses doutes sur sa précision et son fonctionnement. Il se pourrait que le givre ait entraîné le grippage des circuits électroniques.

Réfléchissons bien, nous ne sommes pas si éloignés du point de l'accident qui nous a été indiqué. La cordée a passé la nuit dehors, il n'est pas sûr que l'état physique des trois alpinistes leur permette de résister encore longtemps aux conditions atmosphériques.

La nuit précédente avait été glaciale, la température avait chuté jusqu'à - 20°C, et ce n'était pas le vent du Nord qui n'avait cessé de souffler qui pouvait leur donner beaucoup d'espoir. Les rafales de vent avaient fragilisé le manteau neigeux dans toute la zone. D'après les informations du bureau des guides, ces alpinistes là lors de leur passage n'avaient pas donné l'impression d'être familiarisés avec ces sommets.

Mon co-pilote, quels sont vos repères pour trouver le lieu de l'accident ?

Ils sont, m'a-t-on dit, sur un versant sud proche d'une barre rocheuse en-

core à découvert, nous devrions la trouver facilement au milieu de toutes les faces enneigées.

Alors cette vérification du système anti-givrage ?

Je l'ai réactivé Capitaine, il était désactivé, mais vous savez bien que ses effets ne seront effectifs qu'au bout de 5 minutes et sommes nous en mesure d'attendre aussi longtemps avec nos réserves carburant ?

Regardez, mon copilote, on dirait que la barrière de brouillard est en train de se fragmenter et n'est-ce pas la face grise que nous apercevons là-bas ? Je reste un peu en vol stationnaire, fouillez du regard, apercevez-vous des signaux dans cette zone ?

Oui, je crois apercevoir un signal, approchons-nous, remettez un peu les gaz. Nous sommes peut-être près du but.

Et cette foutue jauge que dit-elle ?

Capitaine, elle semble remonter, elle indique pour l'instant qu'il nous reste un quart du réservoir.

Je poursuis l'approche, confirmez-vous les signaux ?

Silence du copilote, les yeux toujours rivés sur la jauge carburant. La visibilité s'améliore, on devine quelques rayons de soleil qui percent là-bas derrière les sommets enneigés. Le copilote en est maintenant sûr, la jauge lentement continue de monter jusqu'à atteindre le milieu du cadran, exactement la quantité nécessaire pour rejoindre l'héliport après avoir récupéré les alpinistes.

Bernadette

## 69 RUE LEVIS

C'est un quartier bourgeois, rue Levis, à Paris. Immeuble de trois niveaux, gaz à tous les étages. Si silencieuse le jour, mais le soir elle s'anime, quand l'honnête homme est chez lui la tête sur l'oreiller, une petite lumière rouge s'allume alors rue Levis. On parle de pensionnaires, de visiteurs masqués qui pénètre en ce lieu, mais en rasant les murs, ils poussent alors la porte du célèbre lupanar, Chez Madame, gaz et filles à tous les étages. Damas et peintures laquées, odalisques lascives et tapis chamarrés, tout n'est ici que luxe, calme et volupté. Les demoiselles sont nues ou à peine habillées, leurs corps blancs et diaphanes tranchant sur l'opulence. Grand hall pour recevoir la gente masculine, dans canapés profonds les hommes affalés, champagne obligatoire, les mains glissent et frôlent puis monte le grand escalier, marbre de Carrare, bois sombre et tapis rouge. La rampe torsadée est un corps qui se vrille sous les doigts caressants des couples occasionnels. Les nuits sont longues dans l'hôtel particulier de la rue Levis quand Paris dort en attendant les bombes.

Les filles sont parties, l'exode les a emportées sur les routes, vers la province. Madame est décédée, laissant la place à d'autres occupants. On ne joue plus à cache-cache rue Levis. La lumière rouge qui signalait le lieu, git cassé sur le pavé des heures sombres. Les tableaux érotiques ont été lacérés et l'escalier lascif résonne maintenant des bruits de bottes. Plus de chambres amoureuses et de champagne capiteux, ici on bosse dans la dénonciation. La maison ne vibre plus des bruissements du plaisir, la langue employée y est martiale, l'uniforme ajusté, et la clientèle aujourd'hui y est moins consentante. On ne rigole plus rue Levis.

Et puis, et puis le vent, sans doute, a balayé ces heures sombres. Plus de lumière rouge et plus de bruits de bottes, la vie y est banale. Gaz à tous les étages, les cris des enfants désobéissants, la concierge râlant dans l'escalier qui n'a plus rien de monumental et l'ascenseur qui couine. Les portes qui battent, les odeurs qui circulent, et les télévisions qui hurlent. Et puis enfin la nuit, chacun chez soi, la tête sur l'oreiller, au 69 rue Levis.

Pascale

# clichés

Le cliché est animé d'une ambition dévorante. Avec pour tout bagage quelques vaines chimères, il distille son venin dans l'écheveau emmêlé des lignes sur la page. Fouaillant les entrailles des mots, rongéant les phrases comme une gangrène, il hérissé des pires difficultés le parcours semé d'embûches de l'auteur hagard et recru de fatigue. Il le plonge dans un gouffre insondable à son corps défendant et jugule ses révoltes sans lendemain, s'immisçant dans les méandres tortueux de son âme au mépris des plus élémentaires règles de courtoisie. Nanti de la certitude qu'il s'imposera tôt ou tard, le cliché sent obscurément qu'il peut officier dans l'ombre indécise de l'auteur et, cependant, finir par éclater en pleine lumière comme la vérité sans fard, ravivant la plaie béante de l'auteur en mal de style, qui se verra vertement rabroué par le premier éditeur venu, si tant est qu'il lui adresse un jour la parole.

Emmanuelle Urien

La Seine coulait, grise .

Les feuilles mortes crissaient sous les rafales du vent glacé.

Emmitoufflée dans son manteau au col relevé, seule, elle arpentait les trottoirs de la ville endormie.

La lueur blafarde des réverbères éclairait chichement les pavés luisants.

Une vague tristesse la submergeait.

Les tours de Notre Dame veillaient sur Paris.

Frêle, écrasée par leur masse, elle allait.

Les lumières clignotantes des boutiques de la rue saint louis en l'île jetaient mille feux dans la ruelle. Des bobos vêtus avec une distinction nonchalante flânaient entre les boutiques branchées. On riait autour des tables dans les cafés enfumés, et elle se sentait encore plus solitaire... une longue file d'attente sinuait devant le glacier, malgré l'automne, malgré les rafales de vent on patientait pour goûter les glaces rares et renommées .Sans trop savoir pourquoi, timide, elle pris la file....

Elle posa une question et son accent chantant dénonça la petite provinciale ; Celui qui lui parla du célèbre glacier Bertillon était un jeune homme taciturne, vêtu d'un duffel- coat de marque, une écharpe de soie coûteuse négligemment nouée autour du cou ; une odeur de miel flottait autour de lui, celle d'une marque de tabac blond. Il la regardait d'un air condescendant, amusé par son ignorance des codes de la capitale.

10 mm de patience et voila l'entrée du temple des saveurs...Parquets dorés, tables cirées, lumières tamisées, ils aspirent à s'asseoir le derrière sur une de ces chaises de paille devant une coupe parfumée des parfums de Bertillon .Dehors, le murmure de la ville qui bruisse, ici une douce quiétude apaisante ;

« Il ne reste qu'une seule table ! »

Lui, sur de lui : « Personnellement, je ne vois pas d'inconvénient à m'asseoir près de mademoiselle à la même table ! »

Elle muette, sans voix : « je ne voudrai pas vous importuner et vous déranger »

Les légères tuiles aux amandes fondent dans la bouche, les parfums acidulés des sorbets froids et l'onctuosité des crèmes glacées se mêlent. Leurs yeux rivés l'un à l'autre ne se quittent plus, leurs mains se frôlent,

très vite, sans plus attendre, ils échangent des cuillerées de nectar, dont ils essaient de deviner le goût, leurs papilles anesthésiées par le froid ne sentent plus rien.

Elle sent le danger potentiel que représente cet homme élégant, sûr de lui. Elle s'abandonne pourtant, se laisse aller, et lui raconte sa courte existence de jeune fille toute simple dans son village provincial du midi.

Charmé par son sourire, les intonations chantantes de sa voix, il se laisse surprendre à l'improviste par cette fraîcheur spontanée, les étoiles qui dansent dans ses yeux, sa moue délicieuse, ses fossettes attendrissantes, quant elle s'esclaffe de rire.

Plus tard ensuite, on leur a demandé de libérer la table, la laisser pour d'autres consommateurs, ils quittent cet endroit, lieu de leur rencontre, ce bienheureux hasard imprévu. Ils sortent ensemble, main dans la main dans la rue sans lumière, noire de nuit, dans le vent coulis, glacial.

Se promènent le long des quais, le long du fleuve Seine....Premier baiser d'amoureux, languissant et tendre, près des piles du pont Marie...Aveux murmurés à voix basse, cupidon applaudi des deux mains. Il l'entraîne dans sa chambre, garçonnière d'homme célibataire, solitaire. Leurs corps enflammés s'unissent, pendant que par le soupirail du toit, la lune blafarde surveille leurs amours débutantes dont c'est le tout premier instant.

Au lever du soleil, au petit matin, il la regarde dormir dans la lumière dorée du jour qui commence, il affleure sa douce peau tendre et se rendort, lové dans le nid de ses bras, dans l'onctueuse tendresse moelleuse de leur futur avenir d'amants éperdus.

Le long fil du temps s'égrène.

Les saisons suivent les saisons, été, automne, hiver, printemps, été....

La tendresse partagée devient amertume au goût désagréable de bile. La cohabitation dans le petit nid minuscule sous les toits devenu exigu, les exaspère. Il a honte d'elle et de son accent de paysan mal dégrossi dans les dîners en ville. Les touristes asiatiques sont repartis, les banderoles des manifs du premier mai ont été rangées, les décors de Noël ne sont plus qu'un souvenir....

Il a eu du mal avec sa famille à elle et ses habitudes rurales ; elle s'est ennuyée dans d'interminables dîners aux conversations futiles.

Son accent l'irrite et il a atteint une corpulence certaine, le cholestérol du confit de canard l'importune ; Bertillon n'est plus qu'une sortie machinale, fade et désuète, ce sentiment de connivence des gens qui ont un tendre penchant l'un pour l'autre n'est plus qu'amertume, pareil au goût qu'on a dans la bouche après avoir abusé de boisson à base d'orge fermenté....

Certains mots malveillants, non dénués de vérité, qu'on dit lorsqu'on est fâché, furent échangés.

Un jour, au moment où le jour tombe, le soir alors qu'il rentre de l'endroit où il se rend chaque jour pour gagner de quoi se nourrir, il ne la trouve pas dans la pièce exigue qu'ils partagent quotidiennement.

Un sentiment d'une éventuelle rivalité avec un autre représentant du genre masculin commence à lui ronger les sangs.

La jalousie, sentiment sinistre, a touché le bel homme civilisé, à l'aise dans les salons, vêtu de façon ostentatoire, à la culture raffinée.

A cet amour qui s'étiolait, la jalousie donne un jour nouveau.

Attachement exclusif et maladif a l'objet de son désir, crainte de son infidélité : l'infidélité, cette perversion de la femme séduite par un autre, forcément un bellâtre qui doit lui promettre de ces choses ridicules qu'on dit sans y croire, pour apprivoiser celle que l'on convoite.

Et elle, femelle avide de belles paroles qui tend l'oreille, peut-être même son cœur et après son corps, c'est sur !!!

Il ne trouve plus de repos apaisant, il se ronge de l'intérieur ; un défilé d'images fait du cinéma dans les cellules grises de son cerveau, des idées noires assombrissent sa vie, une araignée tricote un écheveau de suspicions, opinions défavorables, fondées ou non ; cela l'empêche de respirer, de s'oxygéner, de vivre.

Elle ne reconnaît plus le jeune homme de la file d'attente, le compagnon dominateur, sûr de lui. Elle s'apitoie, fait preuve de pitié, de compassion au chevet de son grand amour. Hélas, les paroles douces, consolantes, qu'elle voulait apaisantes, lénifiantes, jettent du sel sur la plaie ouverte, de l'huile sur le feu de la rancœur accumulée qu'elles attisent, et provoquent

des hémorragies de sang noir.

Comme le fiel du foie de ces bêtes que sa mère gave- avec amour et néanmoins avec une certaine cruauté-, pour les fêtes, son amertume se déverse, empoisonne l'air vicié et provoque le décès, la mort, la fin ultime de cette relation unique qui les avait attirés l'un vers l'autre comme des lucioles les soirs d'été ;

Elles dansent les lucioles dans la clarté de la lumière allumée pour une longue soirée douce avec des amis au jardin.

Eblouies par la lampe, elles ne voient pas venir la chauve- souris pour laquelle elles représentent un repas facile ....

Telle ces chauves-souris, symboles du malheur aveugle, la maladie jalouse a mangé leur amour.

yveline

Il avait clos à jamais ce chapitre de sa vie. Il en avait fini avec le beau sexe. On ne l'y reprendrai plus, à se laisser prendre dans les filets d'une mante religieuse. Il marchait d'un pas vif vers le bar louche du coin de la rue. En entrant, il nota les habitués accoudés au comptoir, en train de siroter leur verre. Il héla le garçon et se commanda un double whisky; Son regard balaya la salle. Dans un recoin sombre, sur une des banquettes de Skaï, il remarqua une jeune femme à l'air effarouché. Ses lèvres carmin lui donnait un air boudeur. Son teint d'albâtre faisait ressortir ses cheveux de jais. Elle ressemblait à une biche aux abois. Elle sursautait dès que quelqu'un franchissait la porte. Il se dirigea vers elle d'un pas assuré, et accrocha son regard. « Vous attendez quelqu'un ? » Suite à ses dénégations farouches, il s'assit nonchalamment sur la banquette en face d'elle. « Vous venez souvent ici ? » Il fit signe au garçon. « Qu'est-ce que vous buvez ? » Comme son silence s'éternisait, il dit au garçon « deux whisky ». Au second verre, elle parut se détendre, et commença à dévider le fil de sa vie. Elle était une fille de la campagne, montée à la ville pour fuir le quotidien harassant de la ferme, et qui sait, y faire fortune. Elle avait cru trouver le grand amour en la personne d'un hercule de foire, fort comme un bœuf et beau parleur. Il l'avait séduite en lui montrant les lumières de la ville, lui avait fait faire la tournée des grands ducs, et elle était tombée dans ses bras. Elle avait déchanté quand il lui avait proposé le lendemain le poste envié (disait-il) de femme à barbe dans la fête foraine qu'il dirigeait d'une main de fer. Elle avait pris ses jambes à son cou, mais ne sachant où aller, était revenue vers ce bar de quartier où elle avait débarqué le premier jour. Il pris pitié de sa détresse, et lui fit remarquer qu'elle avait été d'une naïveté touchante, mais aurait pu tomber plus mal. Nombre de filles de la campagnes fraîchement arrivées à la ville se retrouvait ainsi sur le trottoir. Il ne croyait pas sa chance. Il lui glissa quelques mots sur sa vie trépidante, son métier prenant et lucratif, ses perspectives d'avenir. Ils promirent de se revoir au même endroit à la même heure le lendemain.

Durant toute la journée du lendemain, il se repassa le film de leur rencontre. Des détails insignifiants lui revenaient sans cesse en mémoire. Ses lèvres pulpeuses. Ses grands yeux de biche. Son air confiant. Rien à

voir avec sa précédente conquête et ses airs de vamp allumeuse. Il se vit malgré lui parler d'elle à Mme Martin, l'imposante matrone qui gérait le standard téléphonique. À l'heure dite, il était dans le bistrot de quartier devant un Perrier citron, à guetter l'ouverture de la porte, doutant de la réalité de ses souvenirs. Enfin, elle arriva, passant la porte d'un pas hésitant, regardant autour d'elle. Elle était encore plus jolie que dans son souvenir. Plus fragile, aussi, femme-enfant à l'innocence ingénue. Il fit signe au garçon et elle commanda une menthe à l'eau. Elle avait pensé à lui toute la journée sans arrêt. Il lui offrit un bouquet de rose de la même couleur que ses joues. Une table les attendait au restaurant du Lion d'or. Un dîner romantique à deux, le patron prévenant et discret, une nourriture roborative sans être lourde. Sa conversation était charmante, il lui semblait un roc auquel arrimer sa vie... Au sortir du restaurant, il enlaça par la taille et ils s'embrassèrent fougueusement.

Le rapprochement mutuel ne se fit pas attendre et fut enflammé. Par ailleurs Mme Martin l'embaucha parmi les hôtessees d'accueil – autrement plus accorte que la plupart des autres. Il n'y avait que son élocution non citadine qui suscitait parfois des débats. Elle vint cohabiter avec lui après un mois de temps. Sa mère à elle intervint rapidement pour prôner la légalisation sans délai de leur cohabitation partagée. Il tenta de participer à des activités de restauration mondaine avec elle chez ses amis à lui. Invariablement on la trouvait systématiquement charmante, naturelle, mais la gestionnaire féminine du foyer lui faisait comprendre à demi-mots voilés que ce serait aussi bien s'il pouvait s'abstenir de revenir avec sa partenaire. Le spectacle vivant ne lui plaisait que lorsqu'il était conçu pour exercer les zygomatiques par une mise en scène de situations pouvant être considérées comme ridicules. Elle avait chu verticalement vers le bas dans les bras de Morphée à l'opéra, et seuls les romans à sentimentalité prépondérante et exacerbée de la collection Harlequin avait l'heur de lui plaire. Lui n'était pas tant que cela un homme de culture classique, mais, dans le milieu dans lequel il évoluait, s'il était de bon ton pour ces messieurs de se montrer comme en situation de handicap culturel, une personne de sexe féminin se devait de se distinguer comme sachante des dernières tendances à la mode en la matière. Bien sûr, ses amis masculins regardaient avec insistance sa cohabitante, plus particulièrement les

parties les plus rebondies de son anatomie personnelle. Mais il se voyait bientôt dans quelques mois arrivé à une des étapes-clés majeures de son ascension montante en milieu professionnel : devoir dîner en compagnie de sa partenaire légale avec le responsable de son unité entrepreneuriale. Cela semblait difficile à envisager dans le monde tel qu'il était. Le fait qu'elle travaillait dans les mêmes structures architecturales que lui n'était pas en sa faveur non plus. Ils se voyaient matin, midi et soir, et plusieurs fois entre-temps. La nouveauté était devenue moins nouvelle.

Il allait l'entretenir en parlant ce soir, dans la douceur vespérale de la nuit qui allait venir à pas de loup. Il la voyait, sanglotant de tout son corps déchiré par la douleur de la rupture, se traînant à ses pieds, le suppliant à genoux de bien vouloir lui garder une place, même minime dans sa vie. Imaginer ainsi l'inévitable fin de leur aventure romanesque à deux lui donnait du courage. Et puis, il en était plein de certitude assurée, elle trouverait très vite un nouvel homme, pilier de sa vie pour prendre soin de sa touchante naïveté et lui donner ce sentiment de sécurité qui lui faisait tant défaut et lui manquait. Le soir venu, après le repas pris ensemble en commun autour de la table ronde du salon (elle avait mijoté le plat cuisiné qu'il préférait), il lui signifia verbalement leur rupture sentimentale, guettant les larmes de détresse aux coins de ses yeux bleus lavande. Et il connu là sa plus grande déception. Au lieu de la femme craintive et éplorée qu'il attendait, il vit devant ses yeux une femme souriante et amusée. Elle lui avoua d'emblée qu'elle avait décidé également de consommer leur rupture ce soir-là. Elle avait rencontré quelqu'un d'autre que lui, et n'avait retardé leur rupture inévitable que pour préserver son fragile orgueil de mâle. Les fiançailles avec l'autre était cependant déjà fixé à une date donnée. Elle allait épouser en justes noces leur patron commun. C'était un homme, un vrai, mais néanmoins et cependant tendre et sensible, lui.

vinca

## La rencontre

C'est par un bel après midi de printemps que cette histoire d'amour passionné prend son envol. Laurent n'aurait jamais pu imaginé que ce jour-là, il allait croiser l'amour de sa vie. Lui qui se remettait difficilement d'une liaison désastreuse n'avait plus goût à la vie, il se laissait aller au désespoir le plus profond. C'est pour s'évader de ses pensées morbides qu'il prit ses jambes à son cou, se secoua les puces et alla humer les senteurs printanières dans le parc jouxtant son triste appartement. Sylvie a tout de la blanche colombe, son innocente beauté, son caractère généreux et sa silhouette de rêve en font une perle rare. Mais une perle qui n'est jamais sortie de son écrin, une colombe qui n'a jamais pris son envol, une femme qui n'a jamais connu les feux de l'amour. Oh bien sûr, elle a connu quelques flirts passagers et autres amourettes éphémères mais jamais le grand amour celui qui vous dévore de l'intérieur, qui vous fait perdre la tête et renier père et mère. Elle était prête pour cette expérience mais ne voulait pas précipiter les choses. Tout arrive à point, à qui sait attendre. Elle habitait avec ses dix frères et sœurs dans un T4 dont la promiscuité et le vacarme ambiant la forçait à sortir de chez elle pour se donner à sa passion dévorante : la lecture des romans d'amour. Elle était très fleur bleu et cela la faisait s'évader. Elle avait une préférence pour « le Parc des Cerisiers Fleuris » car elle lui procurait un bonheur immense et la quiétude tant recherchée.

Elle s'asseyait sur ses fesses toujours sur le même banc qui se trouve au début à l'entrée du parc sous le grand chêne en bois massif. Elle aimait lire les yeux grands ouverts sur cette nature naturelle. Elle était entièrement et totalement absorbée par la lecture de son roman d'amour à l'eau de rose quand Laurent perdu dans ses intimes pensées intérieures percuta Sylvie et lui fit tomber par terre son livre à elle. Il s'excusa en demandant pardon, bégayant et s'exprimant difficilement. Elle fut emportée par ces quelques mots prononcés et touchés en plein cœur, rougit comme une tomate mûre prête à être cueillie et accepta ses excuses pardonnables. Il se présenta et s'intéressa au contenu du livre, il en connaissait l'auteur mais pas cet œuvre. Elle lui proposa de le lui prêter car elle l'avait déjà lu une bonne dizaine de fois. Ils bavardèrent ainsi quelques minutes et se sépa-

rèrent avec la promesse de se revoir la semaine prochaine. La semaine suivante il lui ramena son livre lu et ils le commentèrent ensemble. Ils étaient tellement en harmonie parfaite que l'un dans l'autre, le premier baiser sur la bouche arriva sans qu'ils ne s'en rendent compte.

Ils se revirent plusieurs fois dans ce parc avant qu'ils ne se décident à passer à l'acte. Il l'amena chez lui, dans son appartement à loyer modéré qu'il avait décoré pour l'occasion. Quelques bougies odorantes qui sentent bon par ci, quelques fleurs aux couleurs chatoyantes par là avec bien sûr un de ses disques les plus romantiques tournant sur sa platine laser. Elle ne pouvait que succomber et il le savait. Elle succomba donc et leurs corps s'étreignirent tout au long de la nuit. Ils ne s'endormirent qu'à l'aube, repus de leurs ébats amoureux. Ils se réveillèrent en début d'après-midi, à quatorze heures et comme elle devait reprendre son travail d'hôtesse de caisse dans un grand magasin à vocation bon marché, ils se quittèrent avec regrets, se promettant de se revoir dès le lendemain. Est-ce dû à la rapidité avec laquelle ils s'étaient donnés l'un à l'autre, ou bien leurs différences culturelles, lui venant d'un milieu privilégié et elle d'un milieu plutôt modeste, mais cette deuxième rencontre ne fut pas aussi puissante que la précédente. Sans rien se dire, ils en conclurent que c'était normal et que rien ne pourrait surpasser la première fois tant désirée. Ils firent donc ce que font deux êtres nus qui s'aiment dans un lit et à la fin ils se donnèrent rendez-vous pour le lendemain. Mais à mesure de leurs échanges sexuels, la passion disparut. Elle trouvait qu'il était imbu de sa personne et qu'il abusait de tournures de phrases alambiquées. Lui pensait qu'elle était un peu limitée intellectuellement parlant et pas très à même des choses de la vie réelle.

Cela s'empire de jour en jour, ça sent le soufre, cette odeur d'œuf pourri qui vous retourne les tripes au point de vouloir les recracher. Ils se mentent l'un à l'autre pour pouvoir prolonger leur amour physique sans que ce satané cerveau s'emmêle dans les méandres de la pensée positive. Mais leur mensonge ne résiste pas, en effet il vaut mieux un tiens que deux tu l'auras, leur amour se fendille, puis se brise en mille morceaux avant de complètement exploser tel une étoile filante qui représente la fin d'un soleil, mais en moins jolie. Ils n'arrivent plus à se parler sans qu'elle

ne lui demande d'employer des mots simples, des mots de tout les jours, des mots qui lui fassent quelque chose. Pas un jour sans qu'il ne la reprenne sur la conjugaison ou la grammaire de son pauvre langage. Alors ce qui devait arriver arriva, elle déplaça plusieurs fois leurs retrouvailles prétextant une opération de marketing intense organisé sur son lieu de travail, pour finalement ne plus remettre les pieds chez lui. Il ne la relança pas, comme on relance une balle à un chien pour qu'il la ramène et bon prince lui écrivit une lettre de rupture manuscrite à la main. Il y exposait toutes les différences qui les séparaient, tout en louant les bons moments passés mutuellement ensemble. Elle lut sa lettre et s'effondra à la fin avec ses larmes humides. Elle se jura de ne plus retourner lire des romans d'amours naïfs dans ce parc qu'elle aimait tant.

malib

La rencontre.

L'astre de la nuit baignait le lac émeraude d'une lueur argentée.

L'air lourd embaumait des effluves envoûtantes d'odorants buissons de jasmin enserrant l'étendue d'eau comme un écrin.

Alabama, souriant intérieurement, le surveillait discrètement sous ses longs cils recourbés.

Il lui décocha un regard acéré de connaisseur.

Son délicieux visage de porcelaine d'un ovale régulier était encadré d'une somptueuse masse de cheveux dorés qui retombaient en flots sur ses délicates épaules.

Ses mains aux longs doigts fuselés serraient convulsivement les clés d'un charmant petit bungalow enfoui sous la végétation luxuriante.

Les grands yeux en amande, les courbes de déesse de ce corps désirable, les poignets aux attaches fines, tout en elle suscitait le désir.

Les sens de l'homme s'embrasèrent. En un éclair il entrevit leur étreinte passionnée et aspira goulûment une gorgée d'air moite.

Il prit une pose avantageuse afin de mettre en valeur son corps d'athlète accompli.

Moniteur de ski nautique durant l'été, perchman à Chamonix l'hiver, il possédait, outre un visage halé et buriné par le soleil et les intempéries, un charme indéfinissable auquel les femmes se soumettaient derechef.

Elle le regarda approcher d'une souple démarche de félin.

Sa musculature irradiait une puissance sauvage et saillait sous un tee-shirt moulant d'un blanc immaculé exaltant son bronzage parfait.

Hypnotisée par le magnétisme farouche qui émanait de lui, elle se troubla et baissa pudiquement les yeux.

'Bonjour' dit-il d'une voix chaude et profonde, un irrésistible sourire accroché à ses lèvres sensuelles.

Elle eut un imperceptible tressaillement, éclaircit sa voix et murmura un timide 'Hello'.

'Je m'appelle Gilbert'.

'Je pas parler bien français' répondit-elle avec une moue adorable. 'Je from Norway'.

Dans le regard azur et limpide qu'elle lui adressa, il crut voir ruisseler tous les lacs de légende des contrées nordiques dont elle était originaire.

## Le baiser

Alabama eut beaucoup de mal à trouver le repos.

Elle n'osait prévoir à l'avance les conséquences de cette rencontre. Elle monta en haut et se coucha.

Son sommeil fut peuplé d'étranges rêves bizarres. Un grattement discret à sa porte la tira de ses songes agités au milieu de la nuit.

Un coup d'œil rapide à son réveil l'informa qu'il était minuit.

Son sang se mit à couler plus vite dans ses veines et une onde de désir la submergea complètement.

Quittant son lit, elle se leva précipitamment et courant vers la porte d'entrée, elle accrocha à la rampe d'escalier sa tenue de nuit de soie chatoyante qui se déchira brusquement avec un bruit sec.

Aiguillonnée par un désir ardent, elle ne prit même pas la peine de revêtir une autre tenue. Elle ouvrit la porte en tremblant de tout son corps, avança de quelques pas et se heurta au torse puissant de l'homme qui l'attendait dans l'obscurité de la nuit.

Deux bras vigoureux se refermèrent sur elle, broyant ses fines épaules. Leurs lèvres chaudes et humides se cherchèrent et se fondirent en un baiser brûlant. Les mains fortes et puissantes de Gilbert arrachèrent les restes de sa chemisette cherchant d'emblée ses seins d'albâtre qu'il devenait fermes et turgescents.

Elle sentit une douce chaleur irradier son corps et un gémissement rauque monta doucement de sa gorge offerte.

D'un commun accord ils pénétrèrent à l'intérieur du bungalow et refermèrent complètement la porte sur eux.

## Le déclin de la relation

Alabama poussa un long soupir à fendre l'âme.

Ses grands yeux bleu azur étaient baignés de larmes contenues. Deux ans de vie commune avec Gilbert avaient anéanti à jamais ses rêves de jeune femme de culture différente.

Elle étouffa un sanglot bruyant et se remémora les prémices de leur relation naissante.

Le voyage de noce dans sa région natale de Lillehamer n'était plus qu'un

magnifique souvenir délavé et leur relation en était parvenue à ce point navrant de croissance négative où chacun des partenaires est souvent en proie à de fortes migraines dès le seuil de la chambre à coucher franchi. Tous ses espoirs convergeaient maintenant vers Toussaint, un homme de couleur qui après avoir fui la guerre propre qui sévissait en son pays, avait échappé de justesse à la politique de maîtrise des flux migratoires orchestrée par le gouvernement français.

Elle avait rencontré Toussaint lors d'un colloque organisé en faveur des personnes de petite taille non-voyantes dans le collège d'éducation prioritaire d'un quartier sensible à la périphérie de la cité.

Il oeuvrait en tant que technicien de surface dans une multinationale qui, afin d'optimiser les ressources humaines, s'orientait à grands coups de restructurations vers des techniques de dessalinisation de l'eau de mer destinées aux pays en voie de développement.

Gilbert rentrait de plus en plus tard le soir et une douce violence envahissait Alabama face au regard froid et distant qui ne s'attardait même plus sur sa silhouette de rêve de fille du Grand Nord.

Elle doutait fortement que les leçons de ski nautique se prolongent aussi tard dans la nuit comme il tentait de le lui faire croire sans sourciller.

Elle était totalement certaine en son for intérieur que ce fumier multipliait les partenaires de plaisir et d'agrément.

Tout à sa souffrance, elle avait trouvé en Toussaint, expatrié comme elle et vivant sous la menace d'une procédure de reconduite à la frontière ordonnée par le ministère de l'intégration et de l'identité nationale, un compagnon enjoué et rassurant.

Afin de se libérer de la funeste emprise de son désirable goujat de mari, elle avait utilisé toutes ses compétences mobilisables en vue d'obtenir un emploi à temps partiel d'auxiliaire de gardiennage dans un complexe résidentiel de time sharing.

Bientôt, très prochainement, elle tournerait une page sur sa vie douce amère avec Gilbert.

La rupture

Ensuite, quelques jours plus tard, Gilbert, sans prévenir, l'invita à l'improviste à déguster des nems dans un accueillant petit restaurant de l'Em-

pire du Milieu où figuraient aussi à la carte d'appétissants momos tibétains, on se demande bien pourquoi !

Elle s'étonna de ce surprenant choix courageux car en bon savoyard, Gilbert n'était pas un pro de la baguette si ce n'est pour confectionner de plantureux sandwiches à la fondue qu'il emportait avec lui sur les pistes enneigées.

Avec un délicieux frisson elle songea que l'heure de l'ultime frappe chirurgicale était venue et que, sous peu, Gilbert connaîtrait les affres du plan social qu'elle lui destinait.

Une jeune hôtesse d'accueil des pays émergents, à la silhouette gracile, répondant au doux prénom de Mei Li, les conduisit à leur table en ondulant langoureusement sous le regard concupiscent de son futur ex compagnon de vie.

La salle était comble car les prix abordables convenaient parfaitement aux foyers à revenus modestes.

Le même lourd parfum entêtant de jasmin, prélude à leur première étreinte passionnée émanait de la jeune Mei Li. Tous les sens de Gilbert furent aussitôt en alerte et le fauve en lui s'éveilla.

Avidement, il avança une main rapace pour saisir le menu qu'elle lui tendait.

Le sourire plein de promesses qu'elle lui adressa et l'éclat mouillé de ses grands yeux bridés en amande firent instantanément se lever en lui le désir brûlant de tous les mystères de l'Asie.

Il ferma les yeux tentant de refréner l'irrésistible envie qui lui tenaillait le ventre.

Alabama scruta la fille de son regard aussi limpide que les fjords de sa Norvège natale étaient sombres et lui murmura : 'How much' ?

Elle glissa quelques billets dans la ceinture de soie de la jeune expatriée de la seconde génération et quitta précipitamment la table, plantant là Gilbert et ses pitoyables fantasmes.

Elle courut à perdre haleine dans les rues immaculées de la petite cité saisonnière à chômage zéro pour se jeter enfin dans les bras à fort potentiel de Toussaint et lui faire passionnément l'amour pendant qu'il préparait un mafé et que la voix chaude de Rokia Traoré emplissait tout l'espace.

anne

# la ville

Observer la rue, de temps en temps, peut-être avec un souci un peu systématique.

S'appliquer. Prendre son temps.

Noter le lieu : la terrasse d'un café près du carrefour  
Bac-Saint-Germain

l'heure : sept heures du soir

la date 15 mai 1973

le temps : beau fixe

Noter ce que l'on voit. Ce qui se passe de notable.

Sait-on voir ce qui est notable ? Y a-t-il quelque chose qui nous frappe ?

Rien ne nous frappe. Nous ne savons pas voir.

Il faut y aller plus doucement, presque bêtement. Se forcer à écrire ce qui n'a pas d'intérêt, ce qui est le plus évident, le plus commun, le plus terne.

perec

espèce d'espace.

## Mission rue Saint Laurent

Dans la missive datée du 20 décembre, il est précisé qu'en aucun cas, je ne dois divulguer les indices mis à ma disposition. L'injonction est inutile, je vis seul dans un petit appartement, un T.2 situé au 24 de la rue St Laurent que j'ai déniché un jour de pluie, alors que j'arrivait juste à Toulouse et qui précisait sur une de ses deux fenêtres « A loué » suivi du N° de téléphone malhabilement écrit au feutre rouge dégueulant, d'une main presque enfantine. J'en déduisais que la location précitée était en directe et de fait, je préférais mettre un visage sur mon propriétaire. Une autre annonce au n° 28, située plus bas dans la même rue et sur le même trottoir, installée à une fenêtre mais derrière un balcon ouvragé masquant en partie les références téléphoniques, mettait en exergue le nom d'une agence réputée de Toulouse, ADI IMMO, qui fit que je ne me risquais pas à les contacter, bien que l'appartement, 4 fenêtres côté rue, cuisine intégrée, chauffage central indépendant semblait avenant. Mais seul comme je l'étais, je privilégiais les relations humaines d'un propriétaire même mal embouché à un répondeur impersonnel d'une agence de prestige donc injoignable. La lettre dépassait de la boîte envahie par les publicités dont une, pour un institut de beauté située sur le faubourg Bonnefoy et qui vantait de manière fort bien argumentée l'épilation définitive des aisselles à la paraffine. Je regardais le nom inscrit sur l'enveloppe : A Mr Omar Bongo 24 rue St Laurent, Il n'y avait donc pas d'erreur, elle m'était bien adressée.

Contrairement à ce que laissait supposer mon patronyme, on me décrivait comme un homme blond, plutôt bel homme, aux yeux bleus tirant sur le gris et à la peau laiteuse que je devais, l'été, enduire de crème solaire protection 40. Ma grand-mère, toulousaine, née au n°1 de la rue du rempart St Etienne, était tombée follement amoureuse de Mr Bongo Aristide, marabout de son état, et l'avais suivi, reniant sa famille et ses origines, dans des pérégrinations africaines échouant à Libreville au Gabon où la langue française avait encore bonne presse. Mais alors que Aristide était absent de la case familiale pour cause de désenvoutement au village voisin, ma grand-mère, Marguerite née Cohen, par une nuit d'abandon et de grosses chaleurs avait fauté avec un suédois momentanément présent sur le sol gabonais et qui avait pour mission au nom de l'entreprise Cas-

torama, de vendre entr'autre, des piscines balnéo aux africains ayant à peine de quoi vivre. Sorrenssen, l'amant, réussissait dans son entreprise, mettant en avant des bons d'achats alléchants de 40 francs CFA et la qualité française qui n'avait pas de prix, raison pour laquelle on s'arrachait sa marchandise. Il eut ainsi le temps de vendre 27 salles de bains, 45 lits plaqués chêne, 33 scies sauteuses et 13 salons de jardins fabriquées à Blagnac CC. Du grand Noble avant de mourir sous la machette de Mr Bongo Aristide qui ne goûtait pas d'être cocu même par un blanc qui vendait des cuisines.

Toujours est-il que malgré mon teint pâle, mon grand-père m'avait légué sa machette et c'est avec ce coupe-chou disproportionné que j'ouvris la lettre qui m'était destinée.

La première indication afin de parvenir à destination de mon périple imposé par mes interlocuteurs anonymes, était de déchiffrer les inscriptions gravées à mon intention sur le poteau électrique moulé en béton localisé 6 mètres plus loin dans la rue St Laurent et qui assurait au voisinage de rentrer le soir sans se faire détrossé. Culminant à 1m, 50 du sol, le texte en creux disait très exactement : SIEBA/13D4/05/853.

Ayant pris quelques cours de décodage, je lus par une nuit glaciale qu'il me fallait me diriger vers la rue du Faubourg Bonnefoy, traverser au feu où un panneau signalait la proximité d'un tunnel de 4m,20 de hauteur limitant ainsi l'emprunt de certains poids lourds, les obligeant à une déviation dommageable. Rien ne signalait sur la lettre que je devais tenir compte de l'avertissement quant à une hauteur limitée, ne faisant pour ma part que 1,78m. Je marchais donc comme convenu noir sur blanc, 98,43 pieds sur le boulevard, vers le panneau qui m'annoncerait l'entrée du chemin de Lapujade. J'y parvins 35 secondes plus tard, et fut saisi par un profond désarroi. A 3 mètres du sol sous le cartel de tôle manufacturé vissée sur le mur de brique, portant sur son angle gauche une croix occitane symbole toulousain et indiquant d'une écriture noir sur fond blanc en majuscule la mention : CHEMIN DE LAPUJADE, était tracé à la craie blanche et d'une main ferme, une flèche ostentatoire me donnant la direction de ma prochaine destination : Libreville / Gabon : 8 000 KM

Pascale

## TOURISME EXTRAORDINAIRE

Si vous séjournez dans la ville rose sur votre trajet de retour après vos abus de tapas y cerveza de l'autre côté des Pyrénées, accordez-vous donc deux heures de quiétude dans le paisible jardin public du quartier Bonnefoy.

Là, sous les frondaisons de majestueux arbres séculaires, longez le mur sud de brique rouge et comptez les rosiers jusqu'au huitième en partant du bâtiment principal.

Ce rosier maintes fois centenaire fut planté par la reine Pédauque lors de l'invasion de la ville par les Wisigoths qui firent de Toulouse la capitale de leur royaume. On lui alloue communément diverses vertus curatives et l'on prétend que sa teinte rouge écarlate vire au violet profond les nuits de pleine lune pour prévenir de l'approche d'éléments hostiles.

C'est de ce même rosier selon certains historiens que fut creusé en 1213 un passage secret menant à la crypte dans laquelle Raymond VI, comte de Toulouse, ensevelit le trésor des Cathares lorsque Simon de Montfort se rendit maître de la cité.

Près de ce rosier encore, le fougueux Henri de Navarre, en route pour ses sanglantes épousailles parisiennes avec Marguerite de Valois, troussa Isabeau sa cousine, princesse du Lauraguais qui enfanta de jumeaux dont l'histoire avec un grand H ne retint pas les noms.

Sous ce rosier toujours, Emile Michalak, résistant polonais, spécialiste es explosifs de la 41<sup>ème</sup> brigade FTP Main d'Œuvre Immigrée enterra la liste des membres de son réseau avant d'être appréhendé par la Gestapo suite au dynamitage d'un train de fret destiné à approvisionner en acier les fabricants de canons de la Ruhr.

L'on raconte enfin que ce rosier, de l'espèce *Rosacea Eglantina Magnificenta*, exhale un parfum envoûtant propice à la rêverie, particulièrement recommandé pour une extraordinaire sieste avant de retourner à vos pérégrinations urbaines.

anne

## SIGNALISATION

Rachel quitta ARES IT Services à 9 heures précises.

Ses larges Ray Ban noires réfléchissaient l'enseigne lumineuse en imposantes capitales rouges vantant une vaste gamme d'automobiles à prix concurrentiels.

Elle plongea dans son Eastpack aux profondeurs insondables en quête des clés du véhicule de location.

“Une Seat malaga GLX gris métallisé immatriculée 175 BZW 31” avait précisé la fille de l'accueil.

Elle la localisa près d'une rutilante Jaguar, affichant en caractères or le libellé ‘Rive Gauche Automobile’.

Elle eut un bref soupir, s'installa dans la Seat et fixa sur le pare-brise le caducée d'infirmière stagiaire emprunté à son amie Lili pour prévenir tout risque de fourrière.

Son i-phone vibra, elle prit la communication.

“Tu n'as pas oublié au moins ?” interrogea une voix d'homme.

“Le 1er Mai mais naturellement j'y pense” rétorqua-t-elle agacée. “Rassurance-toi, Refleximmo, ce sont des pros, on n'a pas trouvé mieux pour réaliser ses rêves, c'est ce que proclame leur pub en tout cas. La maison sera promptement vendue et nous en tirerons un bon prix. A plus tard donc.”

Elle suivit les indications routières délivrées par les verts panneaux urbains et prit la direction d'Albi.

Elle se gara dès qu'elle aperçut l'enseigne ‘Mairie Annexe Bonnefoy’. L'entreprise de pompes funèbres était à deux pas.

Un bref regard au cadran lumineux de sa dernière acquisition, une Swatch argent à aiguilles fluorescentes mauves, lui confirma qu'elle était en avance. Son rendez-vous pour la commande de cercueil et son linceul à la SARL ‘MAGUEN A DOM’ chargée d'organisation complète d'obsèques, des soins de conservation et de marbrerie (sic), était fixé à 11 heures. Elle avait devant elle une bonne heure à tuer.

Elle emprunta le boulevard et tout à ses pensées, déboucha sur un préposé à la voirie émergeant soudain d'une bouche d'égout dont la plaque métallique gris rouille heurta sa cheville.

Machinalement elle en déchiffra les absurdes coordonnées FNP98312 en poussant un hurlement de douleur.

L'employée d'un salon de beauté situé de l'autre côté de la chaussée, se précipita pour lui porter secours, l'aida à traverser, l'installa dans le hall d'accueil et se proposa de la réconforter par une séance de shiatsu dont des affichettes de couleur en vitrine vantaient les vertus.

Elle opta plutôt pour une épilation rapide et un bain de paraffine en refusant la carte de fidélité qui lui était offerte. Après tout elle n'était là que pour les démarches inhérentes aux obsèques et à la vente de la propriété, elle ne remettrait vraisemblablement jamais les pieds dans cette ville.

Qu'advint-il alors réellement au cours des soins ? Nul n'est en mesure de répondre et l'on ne peut qu'aligner les suppositions.

C'est ce que confirma d'ailleurs l'Inspecteur Principal Ménard de la Brigade Criminelle ainsi qu'Antoine put lire en écriture fine sur le badge plastique blanc qu'arborait l'homme qui le reçut à l'aéroport.

La température du bain était-elle trop élevée, la paraffine trop compacte ou encore Rachel développa-t-elle une allergie subite ?

Lorsque l'esthéticienne revint dans la petite cabine cosy qu'elle lui avait attribuée, Rachel était rigide, le corps et le visage momifiés dans l'opaque matière visqueuse. Ses yeux grand ouverts semblaient vouloir décrocher les horaires de bus placardés au mur.

Stupidement Antoine lut 'Arago', 'Amoureux 38', 'Amoureux 38 soirée' sans que les caractères jaunes sur fond bleu nuit n'éveillent en lui le moindre écho.

Après les formalités d'usage, il sortit accablé, bifurqua Chemin Lapujade et se dirigea vers la société de pompes funèbres 'Al ISRA Al MIRAOU' dont l'enseigne, capitales alambiquées sur marbre noir de rigueur, proposait une promotion exceptionnelle sur les pierres tombales.

Longtemps après, lorsqu'il émergea enfin du cauchemar d'hébétude et de détresse dans lequel l'avait plongé la disparition de Rachel, ne subsista comme un leitmotiv, que la réminiscence de ce graffiti violet 'NCB' peint un peu partout sur les murs du quartier.

NCB : Noir Comme Blanc, Nounou Cherche Bébé, Nicole Craint Boris ou encore Nos Cœurs Brisés. Jamais il n'en connut la signification.

anne

## LOGORALLYE

Vérité qui dérange ou duperie de circonstance ?

La vérité peut s'avérer particulièrement cruelle et mener à la discorde. Tout est fonction néanmoins de l'espace temps dans lequel vous évoluez.

Révéler au Captain Kirk que son épouse avait une liaison en 1970, alors que le vaisseau approche la planète Krypton en l'an 8047, sera nettement moins néfaste que si vous le lui dévoiliez lors d'une soirée d'avril 1971 chez Mr Spoke et Mme.

On peut donc s'accorder la liberté, si l'on estime oeuvrer pour le bien commun, de dissimuler la vérité.

Evidemment, s'il s'agit d'une vérité peu porteuse à conséquence, assenez la, vous aurez votre petite heure de gloire tandis que les lèvres se pincent et les sourires se crispent alentour.

En revanche, si cette vérité se révèle noirâtre et source de conflits, évitez donc de la divulguer.

Sachez faire preuve de persévérance pour utiliser éhontément le mensonge chaque fois que vous le jugez nécessaire.

Si vous craignez manquer d'imagination, ayez à disposition un petit carnet que vous aurez au préalable garni de tous les boniments et bobards potentiels qui vous viennent à l'esprit.

Le papier devra en être de texture fine et l'encre si possible sympathique afin que nul ne soit en mesure d'en déchiffrer les secrets. Ayez soin de placer ce carnet à la lumière, près d'une vitre par exemple, ainsi l'encre conservera toutes ses vertus.

Nanti de ces précieux conseils, n'oubliez cependant jamais, qu'en bien des circonstances, le silence est d'or.

anne

La vérité je vous le dis, ne sort pas toujours de la bouche des enfants, surtout si ces derniers ont les dents cariées. L'espace entre deux vérités est souvent tellement intime que cela procure un malaise récurant à celui qui veut en mesurer la liberté d'interprétation. Noirâtre est la pensée de celui-ci mais avec du courage et de la persévérance, on arrive à démêler n'importe quel problème. Il faut tenir compte des mensonges pour équilibrer les résultats et s'approcher de la réalité. D'après les carnets retrouvés sur un grand penseur, la texture de la vérité est un mélange de vérité vraie et de mensonges menteurs. Une fine vitre les sépare et ils se reflètent l'un l'autre.

malib

## R.D.V noir sur fiche cartonné blanche

La toulousaine grise sur fond noir attend la vanne d'arrêt gaz métal sur fond rouge à l'angle de la rue Saint Laurent au liseré bleu. Elle doit se rendre au cabinet d'ostéopathie, au numéro 8 sur rectangle jaune.

C'est dans un magasin sous surveillance vidéo, noir sur rond blanc, que la toulousaine lui avoua que ça lui faisait peur. Aussitôt la vanne se proposa de l'accompagner pour la sécurisé par A.D.T bleu sur rectangle blanc. Oui mais voilà, celle-ci était en retard, elle fait pour se calmer les cents pas sur le passage blanc sur goudron. Soudain elle aperçoit au niveau de la plaque d'égout Registered pattern, la bouche d'incendie Bayard Lyon gris sur fond rouge, lui faire signe. La bouche lui explique que la vanne est retenue à cause d'une interdiction de stationner sauf G.I.G.-G.I.C et qu'en temps qu'interlutteur renverse le monde, rouge sur fond jaune, c'est elle qui prend le relais malgré la défense d'afficher loi du 28 juillet 1881.

Dans la salle d'attente d'autres patients sont déjà là, trois en blanc sur un rond vert dans un coin et un néon en surimpression blanc sur un boitier rectangle. Soudain le docteur NCB, vieux graffiti violet fit son apparition en hurlant : « A tous les véhicules bleus sur rectangle blanc, cet emplacement est réservé VL 137 ». La toulousaine et la bouche se regarde avec panique, elles ont oublié ce sacré formulaire.

Discrètement elles s'éclipsent et vont rejoindre la vanne enfin libérée. Après toutes ces émotions la toulousaine se sent mieux et oublie l'ostéopathe pointilleux.

malib

## La plaque d'égout de la liberté

Vous qui croyez connaître Toulouse par cœur, je suis sûr que vous n'avez jamais remarqué la plaque d'égout n° 3654 située au niveau du 24 de la rue des Chalets dans le quartier Arnaud Bernard. Il est vrai qu'on a du mal à la discerner car elle se confond avec l'asphalte qui recouvre la route. Il s'est d'ailleurs constitué une association d'adorateurs de celle-ci. Leur but est de faire installer des panneaux indicateurs à proximité et leur combat est sur le point d'aboutir.

Mais pourquoi cet intérêt pour cette plaque-ci et non pas pour sa voisine au niveau du 52 de la même rue ? C'est parce que c'est grâce à elle que beaucoup de personnes purent se libérer du joug de l'armée allemande. En effet elle était la porte d'entrée de la résistance souterraine et bien des personnes y ont laissé leurs vies. C'est par elle que sont passés tous les juifs persécutés, communistes repérés et autres résistants à la dictature nazi. C'est à partir d'elle qu'un grand tunnel fut construit vers l'Espagne où l'on pouvait s'échapper pour rejoindre l'Angleterre ou l'Amérique. Il débouchait sur la place Cataluña à Barcelone ce qui permit aussi aux anarchistes espagnols de l'utiliser quand Franco occupa la vie.

C'est au début de l'année 1945, à quelques mois de la fin du conflit que par délation, bien sûr, elle fut découverte par l'ennemi. Après des semaines de combats intenses, on la fit sauter et on bétonna le tunnel. Elle fut projetée à quelques mètres de là sans se rompre, on la remplaça et la recouvrit de goudron pour l'oublier. Ce n'est que quelques années après, en refaisant la route et sur le témoignage d'anciens combattants qu'elle refit surface.

Si aucune plaque commémorative n'y figure à ses côtés c'est peut-être parce que le délateur n'est autre qu'un notable toulousain encore en fonction ?

malib

# légendes urbaines

## Légende d'Acapulco

Selon la légende, Nahuatl, le prince Acatl (roseaux) et la princesse Quiahuitl (pluie) s'aimaient d'un amour impossible. Les larmes du prince le transformèrent peu à peu en étang, où poussèrent des roseaux. La princesse, quant à elle, se fit nuage et se laissa porter par le vent. En survolant la baie, elle reconnut son amant, et de nuage elle devint pluie pour venir s'échouer auprès de son bien-aimé. D'où l'origine du lieu planté de roseaux qu'est Acapulco.

## WC PUBLIC

On croit que sous le vocable « WC- public », derrière les murs gris et anonymes, se cachent au vu des regards de simples lieux d'aisances. Mais pour le citoyen curieux, peut se cacher une extraordinaire légende sous cette réalité d'une affligeante trivialité.

William Cumberland tenait jadis un rôle important dans la cité toulousaine. La nuit quand les bourgeois ronflaient sous les douces couettes encaernée, que les catins œuvraient dans les lupanars enfiévrés et que les larrons visitaient les demeures cossues des gentilshommes partis se reposer dans les domaines bucoliques des hauteurs du Lauragais, William était chargé par la populace, d'effectuer de menues offrandes. C'est pourquoi les Capitouls avaient ils- fait édifier, à travers la cité, des petits appentis, comprenant une seule pièce close par quatre murs dont un, était percé d'une ouverture sans porte. On en voit d'ailleurs un vestige au jardin Michelet sis au faubourg Bonnefoy appelé jadis, Jardin aux roses, rendant ainsi hommage au teint exceptionnel des toulousaines qui se prélassaient sous les charmilles. Ces cabanes permettaient à William, le dépôt de petits paquets habilement ficelés par leurs propriétaires préservant ainsi leur mystérieuses cargaisons et qui étaient sensés remercier des dieux que reniaient l'église et ses évêques. Ainsi tel quartier vénérait Jobastre, tel autre Bouducon, Celui-là Belibaste, celui-ci Callipeste. Mais on ne sait pourquoi, ces autels ne portaient pas sur leur fronton le nom de ces entités païennes mais les initiales de leur serviteur dévoué. On dit que longtemps William œuvra, mais on dit aussi que ces autels, protégés des intempéries et du vent d'Autan furent un jour profanés par des individus anonymes qui sortant ivres des estaminets pullulant dans la ville rose trouvèrent pratique d'uriner au sec. Et de fait la ville s'en trouva assainie, l'odeur douçâtre se cantonnant à ces lieux clos.

Malgré les nombreuses protestations, les profanations devinrent avec le temps routine et comme les demi-dieux perdaient peu à peu de leur superbe, combattus par une église toujours plus arrogante, on convertit les cabanons en urinoirs publiques, n'oubliant jamais par deux lettres, le dévouement indéfectible de William Cumberland.

Pascale M

Hêtre était une jeune fille qui entretenait le jardin du château de Bonne Foy. Elle prenant particulièrement soin des arbres, qui lui semblaient des êtres forts et majestueux, dignes de respect. Pour leur donner de l'engrais, elle sollicitait fréquemment Cèdre, le palefrenier du château, qui lui donnait du crottin des chevaux. Il arriva ce qu'il devait arriver, et les deux jeunes gens tombèrent bientôt amoureux. Ils n'étaient pas libres, mais serfs, et auraient dû attendre la permission du propriétaire du domaine, le duc de Bonne Foy, pour se marier. Mais celui-ci était absent, a priori pour un bon moment, et, pour tout dire, ils n'attendirent pas. Une petite fille naquit, Épicéa.

Quand le duc revint, il fut furieux. La désobéissance de ses serfs était déjà intolérable, et le fait qu'il avait lui-même des vues sur Hêtre l'enragea. Le duc décida donc de les séparer, et de vendre la petite à son voisin, un débauché notoire. Hêtre et Cèdre, quand ils l'apprirent, furent désespérés. Ils décidèrent de s'enfuir. Mais le duc les faisait surveiller, et ils furent très vite poursuivis. Sur le point d'être rattrapés, Hêtre pria les dieux de les sauver. Le dieu des arbres exauça sa prière en les transformant sur le champ tous les trois en arbres. Le duc tenta bien de les faire abattre, mais les cognées se cassaient toutes sur les troncs de ces arbres miraculeux. Depuis, on peut les voir, Cèdre fièrement dressé, Hêtre à côté comme protégeant de ses branches la petite Épicéa.

vinca

